

MASTER DE SPECIALISATION EN ETUDES DE GENRE

Maughan

Mathilde

« L'unif ne veut pas de moi ! » La grossophobie en milieu académique au prisme du genre

Stratégies d'adaptation des personnes grosses
en Belgique francophone et en France

Déclaration sur l'honneur, mémoires/TFE de la Faculté de philosophie, arts et lettres, UCLouvain

Je déclare qu'il s'agit d'un travail original et personnel, que toutes les sources référencées ont été indiquées dans leur totalité et ce, quelle que soit leur provenance, et que l'utilisation des outils d'intelligence artificielle est conforme aux consignes générales d'utilisation publiées par l'UCLouvain et disponible à cette adresse :

<https://cdn.uclouvain.be/groups/cms-editors-p1/portail/reglement/Consignes-ChatGPT-version-etudiante.pdf?itok=SebXXm87>

Je suis conscient·e que le fait de ne pas citer une source, de ne pas la citer clairement et complètement, de ne pas annoncer dans une partie spécifique en début du mémoire l'utilisation que j'ai faite des outils d'intelligence artificielle ou de les utiliser de manière contraire à ce qui est prévu dans la note institutionnelle constituent des irrégularités graves au regard du *Règlement des études et des examens de l'Université catholique de Louvain* (Chapitre 4, section 7, article 107 à 114) au sein de l'Université. J'ai notamment pris connaissance des risques de sanctions académiques et disciplinaires encourues.

Au vu de ce qui précède, je déclare sur l'honneur ne pas avoir commis de plagiat ou toute autre forme de fraude et de n'avoir pas utilisé les outils d'intelligences artificielles en dehors de ce qui est accepté à l'UCLouvain.

Nom, Prénom : Maughan, Mathilde

Date : 10 aout 2025

Signature de l'étudiant·e :

A handwritten signature in blue ink, appearing to read 'Maughan', written over a faint rectangular box.

Remerciements

Je tiens tout d'abord à remercier ma promotrice, Mona Claro, pour m'avoir suivie et encouragée dans ce terrain inconnu. Ses conseils précieux et recommandations ont permis de guider et mener à bien ce travail. Merci à ma lectrice, Florence Degavre, de prendre le temps de me lire.

Merci aux participant·es, pour le temps qu'ils m'ont généreusement consacré et la confiance qu'ils m'ont témoignée lors de nos échanges.

Mon entière reconnaissance va à Soumaya, qui m'a conseillée, inspirée et épaulée durant ces deux ans de master en études de genre. Elle a été la lumière éclairant mes tempêtes féministes internes.

Je remercie infiniment Nathan, dont le travail faramineux de digestion, réorganisation, rénovation de ce mémoire a été indispensable.

Un énorme merci à Mélissa d'avoir apporté son savoir avisé et son regard expert à ce travail.

Ma gratitude profonde va à Fanny, Aline et Nora pour leur soutien, leurs relectures et conseils éclairés.

Un grand merci à Marie-Claire pour ses corrections minutieuses, réalisées avec rapidité et rigueur tout au long de mon parcours universitaire.

Enfin, je remercie Asbjörn dont le soutien indéfectible m'a permis de tenir bon, et pour avoir été les petites mains discrètes mais essentielles de ce travail.

Table des matières

Introduction.....	3
1. La culture académique	6
1.1. La recherche académique comme espace normatif.....	6
1.2. Mécanismes de mise à la marge des femmes dans le champ.....	7
1.2.1. Beauté, méritocratie et contrôle des corps.....	9
2. La grossophobie	10
2.1. Historique de la grossophobie et du contrôle de la grosseur	10
2.2. Grossophobie et systèmes d’oppressions imbriqués: genre, classe et race	11
2.3. L’expérience de la grossophobie	12
2.3.1. La grossophobie dans la scolarité	12
2.3.2. La grossophobie au travail.....	13
2.4. La grossophobie dans la recherche académique	14
2.5. Le stigmate de la grosseur: lecture sociologique à l’aune des concepts Goffmanien	14
2.5.1. Stratégies de gestion du stigmate de la grosseur	15
3. Cadre de la recherche	17
4. Méthodologie	19
4.1. Épistémologie et réflexivité	19
4.2. Méthode de recherche et terrain	19
4.3. Modalités des entretiens	20
4.4. Présentation des enquêté-es.....	20
4.5. Limitations de la recherche	22
5. Analyse des entretiens et résultats	23
5.1. La famille – socialisation grossophobe et sensibilisation à la méritocratie	23
5.2. L’école secondaire – briller pour mieux (se) contrôler	26
5.2.1. Subir du harcèlement scolaire – un sentiment de solitude.....	26
5.2.2. Être en contrôle – la figure de l’intello	27
5.3. L’université – liberté ambivalente et choix de parcours professionnel	27
5.4. Des mécanismes d’évitement: le doute ou l’amnésie	30
5.5. L’intersection des stigmatisations: des lignes floutées	31
5.6. Des vécus de stigmatisation.....	32
5.7. Des situations de discrimination spécifique au milieu académique	34
5.7.1. Des barrières physiques	34

5.7.2.	Déni et refus de remise en question.....	35
5.7.3.	Une institution complice ?.....	37
5.7.4.	Se donner bonne conscience – le token.....	39
5.8.	Une grossophobie exacerbée par le champ scientifique ?	41
5.9.	Le passing comme méthode de survie	43
5.9.1.	Le corps oublié, caché, modifié.....	44
5.9.2.	Le corps contrôlé	46
5.9.3.	Épouser l’ethos scientifique	46
5.9.4.	Le corps genré dans l’espace	48
5.10.	Les dynamiques croisées du passing de genre et de corpulence	49
Conclusion		52
Bibliographie		55
	Rapports	58
	Essais.....	58
	Sites internet, article de presse et blogs	59
Annexes		60
A.	Annonce pour recrutement d’enquêté·es	60
A.1.	Annonce sur les réseaux sociaux	60
A.2.	Annonce par email.....	61
B.	Formulaire de contact	62
C.	Guide d’entretien.....	64
D.	Liste des enquêté·es	66
D.1.	Entretien et environnement socio-économique et culturel	66
D.2.	Parcours scolaire et professionnel	66
D.3.	Relation à la grosseur et vécu de stigmatisation	67

Introduction

Depuis 2018, je travaille dans la promotion de la diversité en milieu académique. Cette expérience m'a permis d'observer, au fil des années, les avancées et réformes effectives en matière d'inclusion des femmes et des groupes historiquement sous-représentés dans le milieu de la recherche académique. Celles-ci demeurent cependant modestes dans leur amplitude. Si des efforts institutionnels sont déployés, les inégalités persistent. Les études (Marry 2008 ; Le Feuvre 2013) soulignent une féminisation lente et partielle, notamment dans les postes de direction des universités et les comités décisionnels.

Ces inégalités structurelles sont le symptôme de biais systémiques, qui trouvent notamment racine dans les fondements mêmes de l'institution universitaire. Le modèle méritocratique des carrières académiques repose en effet sur une conception universaliste de la figure du « bon » chercheur, qui masque une norme profondément genrée, construite autour de qualités associées à la masculinité: autonomie, compétitivité, et disponibilité permanente (Meulders, Simeu, et O'Dorchai 2012 ; Bruno 2008).

Les études sur l'intersectionnalité (Bilge 2009) ont démontré que l'analyse de ces inégalités par le seul spectre du genre est généralement dotée d'angles morts. Ainsi, en Europe, les politiques de diversité tendent encore à se concentrer sur l'inclusion de femmes blanches, en laissant de côté les disparités internes à la catégorie « femmes » (Debusscher et Maes 2025). Une approche intersectionnelle semble pourtant incontournable pour comprendre les dynamiques de pouvoir et d'exclusion qui traversent le milieu académique.

Si la multiplication des variables d'intérêt peut être étendue, ce travail a pour but de se focaliser sur un croisement analytique entre les études de genre et la sociologie de la grossophobie, sujet marginalement étudié, à l'exception notable des *fat studies*, un champ de recherche en soi issu du *fat activism* existant principalement dans l'espace anglophone (Rothblum et Solovay 2009). Rares sont les travaux qui interrogent les expériences des personnes grosses dans une perspective sociologique critique, en prenant en compte la pathologisation et ainsi l'invalidation de leurs corps. L'enquête d'ampleur réalisée par Solenne Carof (2021a) auprès de personnes grosses ou en surpoids, montrant le lien indissociable entre grossophobie et genre, constitue à ce titre une référence centrale pour ce mémoire. En effet, la pression des normes esthétiques pèse de manière exponentielle sur les femmes et entraîne pour elles une stigmatisation et des discriminations plus importantes, notamment dans le milieu professionnel (Carof 2021a ; Wolf 2002).

Vigarello (2010) et Strings (2019) démontrent comment la médicalisation du corps gros a contribué à sa moralisation. En Occident, il représente la paresse et la lenteur du corps et de l'esprit. La grosseur est également fréquemment associée à une origine sociale populaire (Carof 2021a ; Vandebroek 2015). Ces représentations stigmatisantes entrent en conflit avec les normes implicites du champ scientifique qui valorisent la rigueur intellectuelle, la performance et le capital culturel élevé (Bourdieu 1976). En prenant ces éléments en compte, je me suis questionnée sur le vécu des personnes grosses dans la recherche académique. Comment les personnes perçues comme grosses vivent-elles l'intersection entre le genre et le stigmate de la grosseur dans leur trajectoire professionnelle académique?

L'enquête de Carof (2021a) conclut que la stigmatisation des personnes grosses peut mener à une forte autocensure et que les discriminations constituent parfois un obstacle direct à leur ascension sociale. Ces deux éléments impactent donc les carrières professionnelles des personnes grosses, et particulièrement celles des femmes qui se disent plus stigmatisées (Carof 2019). Dans la recherche académique, comment ces stigmatisations et discriminations s'articulent au prisme du genre ? En quoi les inégalités vécues par les femmes perçues comme grosses diffèrent-elles de celles vécues par les hommes perçus comme gros? Une fois intégrées à la sphère professionnelle académique, quelles sont les stratégies que ces personnes mobilisent pour négocier leur place et composer avec les normes? Perçoivent-elles un décalage entre leurs identités corporelles et les attentes implicites de leur environnement professionnel ?

Pour explorer ces questions, j'ai mené une enquête qualitative reposant sur des entretiens semi-directifs avec sept personnes s'identifiant, à différentes périodes de leur vie, comme grosses ou en surpoids, et ayant travaillé ou travaillant encore dans la recherche académique en Belgique francophone et en France.

Les deux premiers chapitres de ce mémoire sont consacrés à la revue de la littérature segmentée en différents champs de connaissance: la recherche académique en tant que culture professionnelle genrée, les inégalités qui y persistent, les approches sociologiques de la grossophobie et le cadre analytique que propose la théorie du stigmate développée par Erving Goffman (1975). Cette dernière permet d'interroger les effets de la stigmatisation ainsi que les stratégies de gestion des personnes concernées. Après avoir circonscrit la problématique, mes réflexions épistémologiques et choix méthodologiques, la dernière partie sera dédiée à l'analyse des entretiens et à la discussion des résultats.

Écriture et vocabulaire

Une approche genrée étant au cœur de mon travail, fondé notamment sur le vécu des femmes grosses, il est donc important de les visibiliser dans les désignations et les exemples par l'écriture inclusive. Cependant, des hommes ont également participé à mon enquête. De ce fait, il est pertinent d'inclure le masculin dans mon vocabulaire.

Le terme employé pour décrire la grosseur tout au long de ce texte est l'adjectif « gros·se », traduction du terme *fat* utilisé dans les extraits de littérature anglophone et dans les entretiens. D'autres termes tels que « surpoids », « obésité/obèse » ou encore *chubby* (souvent traduit par « enrobé·e » ou « rondet·te ») apparaîtront ponctuellement lors de citations dans la littérature ou pour respecter le vocabulaire utilisé par les enquêté·es. Cependant, l'usage de ces termes devrait idéalement être évité: le mot « surpoids » implique le dépassement d'une norme pondérale, il y aurait « trop » de poids ; l'« obésité », quant à elle, relève d'une pathologisation du corps gros, le réduisant à une condition médicale ; enfin, le terme *chubby* est fréquemment utilisé en raison de sa connotation mignonne, plus socialement acceptable. Tous ces termes contournent l'usage du mot « gros » comme simple adjectif descriptif, au même titre que « grand » ou « petit ». Les mouvements activistes de *fat acceptance* militent pour une réappropriation du mot « gros », afin de lui ôter sa charge péjorative et de le réhabiliter comme terme neutre.

1. La culture académique

L'analyse des parcours professionnels des personnes grosses dans la recherche académique pose la question de l'existence d'une culture académique, et le cas échéant d'une compréhension approfondie de son fonctionnement.

Ma réflexion repose sur l'idée qu'il existe un monde scientifique, doté d'un référentiel spécifique, souvent intériorisé dès les premières étapes de la socialisation professionnelle. Cette culture, présentée comme le bastion de la connaissance et de l'universalisme, peut paradoxalement perpétuer des pratiques discriminatoires. Je détaille ici les fondements de la culture académique, et les dynamiques de pouvoir qui la traversent pour en faire une culture genrée.

1.1. La recherche académique comme espace normatif

L'université remplit une triple mission: produire, transmettre et diffuser le savoir. Le rôle des chercheur·ses cumule donc enseigner, publier, obtenir des financements et participer au débat public. L'*ethos* scientifique de Merton (1973) définit les normes régulant cette activité: universalisme, communalisme, désintéressement et scepticisme organisé.

Cependant, des contre-normes coexistent avec cet *ethos*: particularisme, secret, intérêt personnel et dogmatisme (Mitroff 1974). Le particularisme se manifeste quand les attributs personnels des chercheur·ses influencent l'évaluation de leur travail. L'effet Matthieu (Merton 1968) aggrave ces inégalités: les chercheur·ses les plus visibles bénéficient de plus de reconnaissance, renforçant leur position dominante.

L'université exige également un engagement total – c'est une « institution gourmande » (*greedy institution*) (Coser 1974) qui suppose une disponibilité constante. La recherche serait une passion (Fusulier 2016). Cette exigence entre en tension avec les responsabilités de la sphère privée, notamment familiales, et particulièrement pour les femmes, puisque le modèle traditionnel repose implicitement sur une division sexuée du travail¹ (Fusulier 2016).

Cette exigence de disponibilité totale n'est pas la seule structurant l'espace académique. Bourdieu (1976) décrit ainsi le champ scientifique comme un espace hiérarchisé, structuré par des luttes symboliques autour de la définition légitime de la science. Ceux qui y possèdent un capital scientifique élevé définissent les critères de légitimité et d'exclusion (Bourdieu

¹ « La division sexuelle du travail est la forme de division du travail social découlant des rapports sociaux de sexe. (...) Elle a pour caractéristique l'assignation prioritaire des hommes à la sphère productive et des femmes à la sphère reproductive. » (Kergoat 2001)

1976). La socialisation à l'*ethos* scientifique favorise l'insertion et donc l'homogénéisation du milieu académique.

Par ailleurs, l'excellence est devenue un modèle de gouvernance dans le champ (Fusulier 2016). D'apparence objective, cette notion est floue et laissée à l'interprétation des commissions de promotion (Meulders, Simeu, et O'Dorchai 2012). Elle est définie par des indicateurs emprunts d'inégalités structurelles (index bibliométriques, impact factor, etc.) qui favorisent les carrières linéaires et internationales, désavantageant les parcours atypiques souvent associés aux femmes et aux personnes de milieux populaires (Marry 2008). La méritocratie de la science fondée sur l'excellence objective est donc illusoire.

1.2. Mécanismes de mise à la marge des femmes dans le champ

En Belgique comme en France, le phénomène du « tuyau percé » est observable chez les femmes à l'université: majoritaires dans l'enseignement supérieur, elles représentent environ 45 % des titulaires de doctorat (European Commission 2025), et leur part diminue dans la hiérarchie: en 2011 en Belgique, elles constituaient 31 % des postdoctorant·es, 25 % des enseignant·es et 11 % des professeur·es (Institut pour l'égalité des femmes et des hommes 2011). En 2022, elles occupent 23% des postes de grade A², contre 30% en France où elles sont seulement 20 % à la tête des institutions universitaires (European Commission 2025).

À cette ségrégation verticale s'ajoute une ségrégation horizontale³: les femmes sont surreprésentées en sciences humaines et santé, sous-représentées en sciences biomédicales et ingénierie (Meulders, Simeu, et O'Dorchai 2012). Ces inégalités résultent de plusieurs facteurs, notamment la division sexuée du travail (charge mentale, *care*) qui limite le temps consacré à la recherche, additionnés à discriminations systémiques comme le plafond de verre (Marry 2008).

Le terme « femmes » ne désigne toutefois pas une catégorie homogène (Butler 2003). Les discriminations touchent différemment selon l'origine sociale, raciale, l'orientation sexuelle ou le handicap. Par exemple, les femmes racisées subissent une imbrication d'oppressions amplifiant les obstacles académiques. Or, les politiques d'égalité bénéficient surtout aux femmes blanches, marginalisant les autres (Curtis-Boles, Adams, et Jenkins-Monroe 2012).

² « Grade A: le grade/poste le plus élevé auquel la recherche est habituellement menée au sein du système institutionnel. » Traduit librement de l'anglais par l'auteure (European Commission 2025).

³ La ségrégation horizontale désigne la division du travail selon le genre, où certains métiers ou secteurs d'activité sont dominés par un sexe spécifique. La ségrégation verticale, quant à elle, se réfère à la sous-représentation des femmes dans les postes de pouvoir et de décision, malgré leur présence majoritaire dans le secteur (Maruani 2013).

L'exclusion historique des femmes jusqu'au XIXe siècle, puis leur accès limité à l'université ont forgé une culture professionnelle où le chercheur idéal est implicitement « masculin »⁴ (Zolesio 2009). La science est associée à la rationalité et l'assertivité – qualités perçues comme masculines (Marry 2008) – tandis que les femmes sont assignées au dévouement et à la soumission, jugés incompatibles avec les normes compétitives du champ scientifique (Marry 2008 ; Zolesio 2009 ; Meulders, Simeu, et O'Dorchai 2012). Cette construction symbolique perpétue des schèmes de pensée sur les compétences attendues dans la recherche.

De plus, les femmes sont perçues comme moins disponibles professionnellement en raison de la maternité, même sans enfants, ce qui influence négativement l'évaluation de leur engagement professionnel⁵ (Meulders, Simeu, et O'Dorchai 2012). Elles doivent constamment prouver leur compétence sans pouvoir mentionner les contraintes spécifiques qu'elles subissent, au risque de renforcer les stéréotypes de genre (Meulders, Simeu, et O'Dorchai 2012).

En conséquence, les critères de sélection et promotion scientifiques (mobilité internationale, capacité à diriger, etc.), présentés comme objectifs, sont construits sur un modèle idéal masculin, ce qui désavantage structurellement les femmes (Meulders, Simeu, et O'Dorchai 2012). Concrètement, pour obtenir une bourse postdoctorale, une femme doit publier en moyenne 2,5 fois plus qu'un homme (Wennerås et Wold 1997 ; Meulders, Simeu, et O'Dorchai 2012). Les femmes ont également un accès limité aux réseaux professionnels propices à l'avancement académique (Marry 2008), tandis que les hommes, surreprésentés au pouvoir, bénéficient d'un capital social plus important qui est encore renforcé par des logiques de cooptation masculine.

Face aux inégalités systémiques dans le parcours académique, les femmes sont souvent contraintes de se « masculiniser » (Zolesio 2009). L'exemple des internes en chirurgie qui adoptent des codes virils pour être légitimées illustre ce phénomène (Zolesio 2009). Les doctorantes doivent prouver une disponibilité totale, une forte implication et une ambition constante. Par ailleurs, les hommes sont, en grande majorité, socialisés dès l'enfance aux normes scientifiques, tandis que les femmes doivent souvent subir une seconde socialisation masculine en début de carrière pour s'intégrer au milieu académique (Marry 2008).

⁴ La sociologue Christine Mennesson a ainsi proposé la notion de « profession masculine » pour désigner les métiers historiquement construits comme tels, à travers une combinaison d'éléments: la faible présence des femmes, une histoire d'exclusion, des qualités symboliquement associées à la masculinité (comme la rationalité, l'autorité, la combativité), et des modes de socialisation professionnelle qui renforcent ces traits (Zolesio 2009).

⁵ Les études montrent pourtant qu'il n'existe pas de différence significative dans l'engagement des doctorant·es selon le genre, mais que les supérieurs hiérarchiques évaluent cet engagement de manière genrée, en projetant des attentes différenciées (Meulders, Simeu, et O'Dorchai 2012).

1.2.1. Beauté, méritocratie et contrôle des corps

L'apparence est un enjeu central dans la conformité aux normes dominantes. Selon Naomi Wolf (2002), l'obsession de la beauté des années 1980 a émergé pour contrer l'accès au pouvoir des femmes. Le « mythe de la beauté » inatteignable est un dispositif de contrôle social qui détourne l'énergie des femmes vers leur apparence et maintient leur subordination (Wolf 2002).

L'idéologie méritocratique peut se transposer au corps: la minceur devient symbole de vertu, de contrôle de soi et d'aptitude sociale, tandis que la grosseur est perçue comme un échec et une faiblesse morale personnelle. Cette perception justifie les discriminations contre les corps non conformes, considérés comme un capital à discipliner et optimiser selon la logique individualiste du succès (Carof 2021a, pp 76-78).

Ainsi, l'idéal du corps mince n'est pas neutre: il s'aligne sur les exigences académiques de performance, maîtrise et mérite. Il constitue un outil d'exclusion, ciblant particulièrement les femmes, et davantage encore celles qui cumulent d'autres écarts à la norme dominante.

2. La grossophobie

En France, 17% de la population est classée « obèse » et 27-37% « en surpoids », selon l'indice de masse corporelle (IMC) (Carof 2021a, pp 59-60). En Belgique, 49% est en surpoids (obésité incluse) (Sciensano 2024). La corpulence varie selon le niveau d'éducation: 40% des peu diplômés ont un poids « normal »⁶ contre 59% des plus diplômés (Sciensano 2024).

La grossophobie, conceptualisée dans les années 90 et entrée au dictionnaire en 2019, à première vue, désigne une peur ou un rejet de la grosseur (Carof 2021a, pp 17-18). Une approche sociologique révèle que le concept renvoie à un système de stigmatisation et de discrimination structurelle. Il établit une hiérarchie sociale des corps où certains sont jugés « normaux » et désirables, d'autres déviants ou pathologiques (Carof 2021a, pp 76-78). Cette discrimination est liée à la médicalisation du corps via l'IMC, outil développé au XIXe siècle mais contesté car il ignore l'âge, le sexe, la masse musculaire et la répartition des graisses (Carof 2021a, pp 42-43). Son usage normatif catégorise artificiellement les personnes en « surpoids » ou « obèses », renforçant leur stigmatisation sans refléter la diversité réelle des corps (Carof 2021a, pp 153-154).

2.1. Historique de la grossophobie et du contrôle de la grosseur

L'approche sociologique permet de replacer la grossophobie dans une histoire longue de contrôle des corps. Dès la Renaissance, la corpulence est critiquée, surtout chez les femmes des classes supérieures (Vigarello 2010 ; Carof 2021b). Au XIXe siècle, l'hygiénisme et la médicalisation du poids transforment l'obésité en signe d'immoralité, particulièrement dans les classes populaires. La minceur devient la norme, associée à la maîtrise de soi et à la modernité, tandis que le corps gros est assimilé à la paresse et au manque de volonté (Carof 2021b).

L'étymologie du mot « obésité » – du latin *obedere*, « trop manger » – traduit cette charge morale (Carof 2021a, p 27) et alimente l'idée d'une faute individuelle, occultant les déterminants sociaux, économiques ou psychologiques. Les discours médicaux, politiques et médiatiques ont progressivement érigé l'obésité en « épidémie » (Arnold 2022), renforcés en 1997 par sa classification comme maladie chronique par l'OMS⁷ (Beldame et al. 2024 ; Poulain 2009). Fondée sur des seuils d'IMC contestés, cette pathologisation privilégie la responsabilisation individuelle au détriment d'une lecture structurelle des inégalités sociales

⁶ Toujours selon des mesures basées sur l'IMC. La notion d'IMC est uniquement utilisée ici pour restituer des statistiques. Je démontre plus bas que cet outil est biaisé.

⁷ Organisation Mondiale de la Santé.

de santé (Carof 2019 ; 2021a, p 29). Comme l'analyse Foucault (1976), la médicalisation du poids participe au biopouvoir⁸, notamment via les politiques nutritionnelles contemporaines (Poulain 2009).

La grossophobie médicale reste aujourd'hui un vecteur central de stigmatisation, les professionnel·les de santé véhiculant et amplifiant les stéréotypes négatifs (Carof 2021a ; Meadows 2016). Cet héritage historique forge un imaginaire collectif où le corps gros est perçu comme dysfonctionnel, incapable de maîtrise et donc suspect sur le plan moral (Carof 2021a ; Vandebroeck 2015). Assimilé à des choix individuels fautifs – alimentation déséquilibrée, manque d'activité physique – le poids devient un marqueur de respect ou de transgression des normes sociales valorisées (Carof 2019 ; 2021a).

2.2. Grossophobie et systèmes d'oppressions imbriqués: genre, classe et race

La grossophobie ne touche pas toutes les personnes de la même manière. Les femmes y sont particulièrement exposées (Carof 2019) car la minceur constitue un impératif normatif plus contraignant pour elles que pour les hommes (Wolf 2002). Certaines rondeurs peuvent encore être valorisées chez ces derniers comme signes de force ou de virilité, alors que les femmes corpulentes, perçues comme trop visibles, dévient de l'idéal féminin de discrétion (Carof 2021b). Pour Wolf, le régime agit comme un « sédatif politique » qui entretient l'insécurité des femmes (Wolf citée par Carof 2021a, pp 68-71). Cette pression favorise une faible estime de soi, l'auto-culpabilisation et l'autocensure, amenant parfois les femmes à attribuer les discriminations subies à leur poids plutôt qu'aux comportements discriminatoires (Crocker, Cornwell et Major 1993 ; Escalera et Wann 2009). Elles sont ainsi plus vulnérables à la souffrance psychologique et à l'exclusion sociale (Escalera et Wann 2009). Les plus diplômées se déclarent les plus insatisfaites de leur apparence, ce qui souligne que, toutes classes confondues, leur valeur sociale reste fortement indexée à leur physique (Carof 2021a, pp 144-145).

La grossophobie s'inscrit aussi dans des rapports de classe. La forte corpulence est souvent associée aux classes populaires et interprétée comme un signe d'ignorance ou de mauvais goût (Hatherley 2016 ; Vandebroeck 2015 ; Carof 2021a p 79-80). Comme le résume Vandebroeck (2015), « au lieu d'être perçues comme des différences purement "physiques", les différences

⁸ Le concept de biopouvoir, élaboré par Michel Foucault (1976), désigne une forme de pouvoir caractéristique des sociétés occidentales post-monarchiques, qui ne s'exerce pas uniquement sur les territoires ou les actions, mais sur les corps et les populations. Ce pouvoir vise à organiser, contrôler et maximiser la vie – en intervenant sur des aspects tels que la santé, la sexualité, la reproduction, la mortalité ou encore l'hygiène – par le biais de dispositifs disciplinaires et de politiques publiques (santé, éducation, urbanisme, etc.).

de poids sont interprétées comme un indice incorporé de « personnalité » individuelle ». Par ce processus, les « divisions de classes », puisque physiquement visibles, sont naturalisées et donc légitimées (Vandebroek 2015). La minceur devient alors un marqueur de distinction sociale (Strings 2019), pouvant jouer le rôle de « diplôme » supplémentaire sur le marché du travail pour les femmes (de Saint Pol 2013), tandis que la grosseur peut être « facteur de mobilité sociale descendante » (Poulain 2009).

Enfin, la dimension raciale⁹ est centrale. Aux États-Unis, Strings (2019) montre que l'aversion pour la graisse s'est historiquement construite en lien avec la blancheur, associant la minceur à la supériorité morale et intellectuelle des Blancs, et la grosseur à des stéréotypes racistes comme la bestialité ou la paresse. La grossophobie s'ancre ainsi dans un héritage de racisme scientifique et de contrôle des corps racisés.

En somme, la grossophobie constitue un système d'oppressions croisées qui renforce les hiérarchies sociales de genre, de classe et de race, désignant certains corps comme illégitimes ou indésirables. L'approche intersectionnelle permet de mieux saisir ces logiques et de questionner les normes corporelles qui structurent les rapports de pouvoir.

2.3. L'expérience de la grossophobie

La hiérarchisation sociale des corps engendre des effets concrets sur la vie quotidienne des personnes grosses, notamment dans le cadre scolaire et professionnel (Carof 2021a).

2.3.1. La grossophobie dans la scolarité

La grossophobie se manifeste très tôt dans le parcours éducatif des individus, affectant leur estime de soi, leurs performances scolaires et leurs trajectoires académiques. Dès l'école primaire, les enseignant·es évaluent plus sévèrement les élèves gros·ses, indépendamment de leurs compétences (Kenney et al. 2015), et ces derniers subissent moqueries et ostracisme de leurs pairs (Brown 2018). 32 % des femmes en surpoids ou obèses déclarent avoir été stigmatisées par un·e enseignant·e (Puhl et Brownell 2001).

Cette stigmatisation se prolonge dans le supérieur, où les étudiant·es gros·ses sont perçu·es comme moins compétent·es, intelligent·es ou désirables comme partenaires de travail (Alexander et Alexander 2022 ; Sohier et al. 2025), alors qu'aucun lien n'existe entre intelligence et corpulence (Carof 2019 ; 2021a, pp 38-39).

⁹ J'entends le terme « race » dans sa définition sociologique, c'est-à-dire comme construction sociale.

Aux États-Unis, un IMC élevé réduit les chances d'entrer à l'université ou d'y rester, indépendamment du niveau d'intelligence ou de l'origine sociale (Karnehed et al. 2006 ; Roberts et al. 2025). Le poids et sa stigmatisation a aussi une influence sur le choix de filière (Brown 2018), et les parents financent moins volontiers les études d'enfants gros·ses (Puhl et Brownell 2001).

Le mobilier scolaire inadapté, notamment les bancs trop étroits, génère gêne, douleur et sentiment d'exclusion, constituant une « pédagogie cachée »¹⁰ (Hetrick, Attig, et Wann 2009) qui rappelle aux élèves gros·ses qu'ils ne sont pas les bienvenu·es.

Ainsi, l'école, dans ses dimensions physiques, relationnelles et symboliques, participe à la reproduction de la grossophobie et à l'intériorisation du stigmaté dès l'enfance.

2.3.2. La grossophobie au travail

La sphère professionnelle est un terrain propice à la grossophobie, souvent banalisée et rarement reconnue comme discrimination, y compris par les personnes concernées en raison de la grossophobie intériorisée (Carof 2021a, pp 99-100). Les personnes perçues comme grosses font face à des obstacles à l'embauche, à la promotion, à la reconnaissance et au maintien dans l'emploi, avec des inégalités plus marquées pour les femmes.

Les stéréotypes associant grosseur et manque d'intelligence influencent recruteur·ices et collègues: aux États-Unis, 27 % des salarié·es gros·ses sont vu·es paresseux·ses, 23 % démotivé·es et 17 % non professionnel·les (Society for Human Resource Management 2023).

Ces préjugés se traduisent par des inégalités genrées mesurables: en France, les femmes obèses occupent moins souvent un emploi que les femmes non obèses (Carof 2021a, p 106 ; à qualifications égales, la discrimination apparaît dès un IMC de 30 pour les femmes, contre 35 pour les hommes (Carof 2019).

Les écarts de salaire sont tout aussi marqués: aux États-Unis, +10 % de masse corporelle entraîne -6 % de salaire pour les femmes, sans effet comparable pour les hommes (Gogoi 2023 ; Matt 2024). Dans les postes de direction, 45 à 61 % des hommes cadres sont en surpoids, contre seulement 5 à 22 % des femmes (Amadiou 2016), illustrant un plafond de verre renforcé par la norme corporelle.

En France et en Belgique, l'apparence physique figure parmi les motifs de discrimination punissable par loi¹¹. Cependant, la mise en pratique de cette loi apparaît difficile par une

¹⁰ Traduit librement de l'anglais par l'auteur.

¹¹ « En France, les articles L1132-1 et L1132-2 du Code du travail rappellent l'interdiction des formes de discrimination directe ou indirecte concernant l'apparence physique, le handicap ou l'état de santé. » (Carof 2019)

définition vague et des interprétations multiples de ce que revêt l'apparence physique et les discriminations en sont d'autant plus difficiles à démontrer (Carof 2019).

2.4. La grossophobie dans la recherche académique

Les inégalités vécues par les personnes grosses dans le monde académique sont à la fois une conséquence de discriminations structurelles dans le système éducatif et un facteur de reproduction de ces mêmes exclusions. Ces discriminations se traduisent vraisemblablement par une sous-représentation des personnes grosses dans les carrières scientifiques, bien qu'il n'y ait pas de statistiques disponibles à ce sujet en Belgique ou en France.

Le pouvoir de l'autocensure encouragé par des stigmatisations répétées pousse certaines personnes grosses à douter de leur propre légitimité à poursuivre des études ou à postuler pour des postes à responsabilité – une sorte de complexe d'imposture¹² exacerbé. Dans une enquête sur la fatosphère¹³, des répondant·es expliquaient avoir renoncé à certaines aspirations professionnelles ou éducatives parce qu'ils se sentaient indignes de réussir (Bernier 2022).

Enfin, dans un environnement marqué par la méritocratie, l'association entre grosseur, origine sociale et manque de compétences reste tenace, surtout parce que certain·es chercheur·ses ont tenté de prouver son existence « scientifiquement » (Carof 2019).

Ainsi, la grossophobie dans le milieu académique contribuerait à exclure, invisibiliser ou discréditer des chercheur·ses dont les corps s'écartent de l'idéal dominant. Pour comprendre ces mécanismes d'exclusion, j'analyse la grosseur comme un stigmate au sens développé par Erving Goffman.

2.5. Le stigmate de la grosseur: lecture sociologique à l'aune des concepts Goffmanien

Erving Goffman définit le stigmate comme un attribut qui « jette un discrédit profond » sur son porteur, résultant d'un écart entre l'identité sociale virtuelle (attendue par autrui) et l'identité

En Belgique, la loi tendant à lutter contre certaines formes de discrimination (2007) « réprime certaines formes de discrimination et de discours de haine dans les domaines de compétence des autorités fédérales. » (Unia, s.d.)

¹² Théorisé par Pauline Rose Clance (1986) et Suzanne A. Imes, le complexe d'imposture décrit un sentiment de doute en soi et ses capacités – dans le cas échéant dans sa recherche, malgré plusieurs preuves de succès et de compétences.

¹³ La fatosphère désigne l'ensemble des espaces numériques – les réseaux sociaux, les blogs, les forums, ou encore YouTube – où des personnes grosses produisent, partagent et diffusent des discours critiques sur la grossophobie et les normes corporelles dominantes.

sociale réelle (Goffman 1975, pp 12-13). Ce stigmaté se manifeste dans les interactions entre « normaux » et stigmatisés, selon les normes sociales et stéréotypes en vigueur.

Goffman souligne que ce stigmaté conduit à la discrimination: « nous pensons qu'une personne ayant un stigmaté n'est pas tout à fait humaine » et agissons en conséquence, souvent inconsciemment (Goffman 1975, p 12). Le « nous » désigne les « normaux », une notion fondée sur « la vision médicale de l'être humain » (Goffman 1975, p 12) qui dicte la norme – la minceur – contre laquelle le corps gros est déviant et aliéné.

Tous les corps gros ne subissent pas la stigmatisation de la même manière. Goffman distingue les « discréditables », dont le stigmaté peut rester caché (un léger surpoids), et les « discrédités », dont le stigmaté est visible (une corpulence importante) (Goffman 1975, p 57 ; Carof 2021a, pp 133-134). Cette visibilité conditionne l'intensité et la fréquence de la stigmatisation, plus précoces et violentes chez les femmes (Carof 2021a, pp 258-261).

Carof parle de la grosseur comme d'un hyper-stigmaté, un attribut totalisant qui disqualifie la personne dans toutes ses dimensions: sociale, morale, professionnelle et affective (Carof 2021a ; Beldame et al. 2024). Néanmoins, la grosseur est rarement revendiquée (Saguy et Ward 2011) comme « identité pour soi » – « l'identité "sentie" » (Goffman 1975, p 127). Bien que les personnes stigmatisées se replient souvent en communauté, afin de se protéger des interactions sociales stressantes, ce type de dynamique communautaire n'existe que très marginalement pour les personnes grosses, à part dans le cadre de l'activisme (Saguy et Ward 2011).

Cette absence d'appartenance peut s'expliquer par la liminalité des corps gros, perçus comme transitoires entre un avant et un après être gros.se, en échec provisoire à la conformité, empêchant la reconnaissance de la grosseur comme identité durable et légitime (Ronti 2018). De plus, la peur d'être associé·e à d'autres personnes gros·ses pousse souvent celles-ci à refuser toute proximité avec leurs costigmatisé·es (Carof 2021a), ce qui tend à renforcer leur isolement (Saguy et Ward 2011).

2.5.1. Stratégies de gestion du stigmaté de la grosseur

Face à l'hyper-stigmaté de la grosseur, les personnes développent diverses stratégies pour limiter, éviter ou compenser ses effets, selon la visibilité du stigmaté, le contexte et les ressources sociales. Certaines relèvent d'un répertoire « défensif » (Carof 2019): éviter l'interaction, s'effacer, se conformer. Les personnes les plus corpulentes ont souvent recours à l'invisibilisation, l'autocensure, le retrait ou le désengagement de certaines sphères sociales,

évitant par exemple transports, restaurants ou activités sportives pour limiter l'exposition et la gêne (Carof 2021a, pp 128-129).

Cependant, dans certains contextes, notamment académiques ou professionnels, où la discrétion n'est pas une option, émerge la nécessité d'adopter d'autres stratégies de gestion du stigmaté, comme le *passing*. Ce dernier consiste en une performance visant à dissimuler l'attribut stigmaté pour éviter le discrédit. Cette stratégie est donc seulement accessible aux individus « discréditables » (Goffman 1975, p 57). Le *passing* mobilise gestes, codes (vestimentaires par exemple), comportements, langage, posture, dans un acte performatif constant et contextuel, pouvant même aboutir à une nouvelle identité sociale. Pour les personnes trans (Beaubatie 2017), et par analogie pour les personnes grosses après un potentiel régime ou opération, le *passing* s'inscrit dans une temporalité. Il permet un certain degré d'invisibilité sociale – et donc une forme de protection – mais au prix de tensions subjectives, de coûts matériels et d'un rapport ambivalent à l'assignation normative.

La traduction française du *passing* en « faux-semblant » (Goffman 1975) appauvrit le concept en effaçant sa dimension processuelle et relationnelle (Winkin 2024). Le terme anglais *passing* sera donc privilégié, désignant un phénomène plus large.

Depuis Goffman, la notion de *passing* a été réinvestie dans l'étude de plusieurs populations en sciences sociales, en particulier dans les études sur la race et le genre. En sociologie francophone, peu de travaux s'en emparent encore de manière systématique. Je l'utilise dans cette étude pour analyser les transgressions de classe et de corpulence.

3. Cadre de la recherche

Dans les dernières décennies, les travaux sur les inégalités de genre dans le monde académique ont notamment mis en évidence une culture professionnelle genrée, où la figure du chercheur idéal reste implicitement associée à des compétences masculinement connotées: autonomie, compétitivité, disponibilité totale (Marry 2008). Des biais de genre, race et de classe dans les mécanismes de promotion, d'évaluation et de financement favorisent à terme les carrières des hommes blancs et valides, qui tendent à se rapprocher des normes esthétiques et de santé telles que définie par le biopouvoir (Foucault 1976).

Qu'en est-il des femmes, et des personnes, perçues comme déviantes à cette norme esthétique et sanitaire? Les stéréotypes sur les personnes grosses (paresse, précarité, manque d'intelligence, de retenue et de goût) qui forment la base de la grossophobie sont à l'opposé symbolique des valeurs promues par la recherche scientifique. Dans ce milieu professionnel, comment s'articulent le genre et la grossophobie, en tant que rapports sociaux structurant? En quoi les inégalités vécues par les femmes perçues comme grosses diffèrent-elles de celles vécues par les hommes perçus comme gros ?

Ce mémoire propose de traiter ces questions en articulant les apports de la théorie du stigmatisme d'Erving Goffman (1975), déjà exploitée par Solenne Carof pour catégoriser l'expérience des personnes grosses en France, à ceux des études de genre. Le corps gros est ici envisagé comme un hyper-stigmatisme (Beldame et al. 2024), en ce qu'il concentre des jugements moraux, sanitaires et esthétiques, qui renforcent la hiérarchisation des catégories sociales de genre, de race et de classe. La théorie de Goffman sert à analyser les stratégies développées par les personnes grosses évoluant dans la recherche académique, et en particulier celles employées par les femmes devant s'adapter à un double standard normatif: masculin et esthétique.

En résumé, ce mémoire s'attache à explorer les dimensions subjectives et structurelles de ces expériences à travers la problématique suivante: Comment les personnes perçues comme grosses vivent-elles l'intersection entre le genre et le stigmatisme de la grosseur dans leur trajectoire professionnelle académique, en Belgique francophone et en France? Quelles stratégies mettent-elles en œuvre pour composer avec les normes professionnelles et genrées du milieu ? Peut-on parler d'une culture professionnelle académique genrée et grossophobe? Si oui, quelles formes spécifiques prend cette grossophobie, et comment interagit-elle avec les inégalités de genre ?

En croisant sociologie du travail, sociologie de la grossophobie et études de genres, ce travail entend ainsi contribuer à une meilleure compréhension des discriminations systémiques dans la recherche académique, à partir d'un stigmaté encore peu exploré: celui de la grosseur.

4. Méthodologie

4.1. Épistémologie et réflexivité

Cette recherche s'inscrit dans une démarche féministe visant à interroger la stigmatisation des corps gros comme mécanisme de hiérarchisation sociale genrée. Ce positionnement implique une réflexivité sur mon rôle de chercheuse (Clair 2016). Je suis une femme blanche de 37 ans. Selon la catégorisation proposée par les milieux gros militants, je suis une « petite grosse » (*small fat*)¹⁴: une position qui m'a exposée à certaines formes de stigmatisation, sans être pleinement discréditée.

Mon engagement féministe m'a sensibilisée au *fat acceptance*, sans pour autant appartenir à ces réseaux militants, ce qui n'a pas facilité l'accès à mon terrain. J'ai veillé à ne pas projeter mes propres normes ou cheminements militants sur les enquêtées, et à accueillir leurs récits sans jugement.

Mon expérience professionnelle dans le milieu académique m'a permis de m'y situer avec aisance malgré ma position d'étudiante. Par le contenu de ma profession, j'ai aussi une connaissance approfondie des inégalités de genre dans la recherche.¹⁵ Issue d'une formation en lettres et communication, ce mémoire marque mon entrée en sociologie, dans une approche interdisciplinaire.

4.2. Méthode de recherche et terrain

Dans le cadre de cette recherche, j'ai opté pour une approche qualitative, centrée sur l'analyse de parcours individuels, afin de comprendre les expériences vécues par les personnes grosses en milieu académique. J'ai ainsi mené sept entretiens semi-directifs, analysés selon une méthode thématique et discursive.

Pour constituer ce terrain, plusieurs canaux de diffusion ont été mobilisés. Le plus efficace a été l'envoi d'une annonce (cf. annexe A.2) via email à des membres de mon réseau professionnel, ainsi qu'aux directions et secrétariats de facultés et instituts de recherche des universités belges francophones. Une seconde stratégie, moins fructueuse, a consisté à partager l'annonce sur les réseaux sociaux (cf. annexe A.1) et à la transmettre en message privé à des collectifs anti-grossophobie. L'annonce renvoyait à un formulaire de contact (cf. annexe B).

¹⁴ Je m'appuie sur une typologie issue des milieux activistes gros. Ce système de catégories va de *small fat* (petite grosse) à *infinitat* (infiniment grosse) (Corps cool 2022).

¹⁵ Je suis cheffe de projets pour un réseau qui promeut l'égalité de genre et la diversité en neurosciences.

Le recrutement a été difficile. Plusieurs hypothèses peuvent l'expliquer: la faible représentation des personnes grosses dans la recherche académique francophone ; le caractère tabou de la grosseur ; une grossophobie intériorisée qui empêche parfois de reconnaître des situations discriminatoires ; enfin, un probable manque d'identification personnelle par la grosseur, notamment si les personnes n'ont pas toujours été grosses ou ne le sont plus.

Par ailleurs, les milieux militants anti-grossophobie, souvent critiques à l'égard du champ médical et académique, peuvent se montrer réticents à relayer des enquêtes universitaires.

Ce terrain restreint a eu plusieurs incidences sur ma démarche. Initialement, je souhaitais concentrer l'enquête sur les chercheur·ses des disciplines STIM, en lien avec la santé et les sciences dites dures. Face au faible nombre de réponses, j'ai d'abord élargi le champ à d'autres disciplines académiques, puis brièvement au secteur de la santé. Néanmoins, des retours tardifs m'ont finalement permis de recentrer l'ensemble de ma recherche sur le milieu académique.

4.3. Modalités des entretiens

Sept entretiens ont été menés par visioconférence¹⁶ (à l'exception d'un entretien en présentiel dans le bureau de l'enquêté) en suivant un guide de questions et de thématiques à explorer préalablement établi (cf. annexe C).

Bien que les entretiens réalisés à distance puissent être moins complets au niveau de l'appréciation du non-verbal, ils sont aussi moins frontaux. Ils permettraient aux personnes de parler plus librement que si elles avaient été réellement en face de l'enquêtrice.

Trois entretiens ont été menés en anglais, qui n'était pas la langue première des personnes mais bien leur langue de travail. Un des entretiens menés en français n'était pas dans la langue maternelle de la personne. Cet aspect n'a pas posé de problèmes de compréhension.

Les entretiens ont été menés sur une durée de plusieurs mois: de novembre 2024 à juin 2025. Ils ont duré de 1h à 4h30, l'entretien le plus long ayant été réparti sur deux jours consécutifs.

4.4. Présentation des enquêté·es

Les témoignages ont été anonymisés autant que possible, sans en altérer le sens.

Issu·es majoritairement de la classe moyenne, les participant·es présentent des origines sociales variées, allant de milieux ouvriers ou agricoles à des familles de fonctionnaires, d'indépendants

¹⁶ soit parce que la personne n'était pas en Belgique, soit parce qu'elle était dans l'incapacité de se déplacer hors de son domicile.

ou de chercheur·ses. À l'exception d'une personne, toutes ont pu compter sur un soutien financier parental pour leurs études.

Les personnes interrogées occupent des statuts variés au sein ou à la marge du champ académique: deux doctorants boursiers, un postdoctorant, une professeure assistante dirigeant un nouveau laboratoire, une assistante en médecine générale en fin de formation – qui rédige son mémoire actuellement et que j'ai donc considérée comme évoluant dans le milieu académique, une chercheuse dans le secteur associatif et une personne actuellement en arrêt maladie, car elle est atteinte d'une maladie handicapante. Plusieurs de ces emplois sont précaires, à durée déterminée: le doctorat, le postdoctorat et l'assistantat. L'âge des participant·es s'échelonne de 26 à 40 ans.

Bien que certain·es enquêté·es résident actuellement hors de Belgique et de France, toutes ont effectué une partie significative de leur parcours académique dans l'un de ces deux pays. Ils sont majoritairement blanc·hes. Un participant vient du Nicaragua et une personne d'origine espagnole a mentionné être souvent considérée comme venant d'Amérique latine. Cela peut impliquer qu'ils passeraient pour « racisée » dans certains contextes. Les autres nationalités représentées sont belge, française, espagnole et hongroise.

Le panel comprend trois hommes et quatre femmes, selon les réponses au formulaire de contact. Si certaines personnes ont évoqué leur appartenance à la communauté LGBTQIA+, cette dimension n'a pas été systématiquement explorée.

Concernant le rapport au corps, les participant·es se décrivent comme « gros·se », « potelé·e » ou « en surpoids ». Presque toutes relèvent de la catégorie des « discréditables » selon la terminologie de Goffman.

Pour un aperçu plus détaillé du profil des enquêté·es, on pourra se référer aux annexes D.

4.5. Limitations de la recherche

Ce travail présente plusieurs limites. Le terrain restreint m'a permis d'arriver à saturation sur certaines thématiques, mais beaucoup de pistes restent à explorer.

Par ailleurs, la forte mobilité du personnel académique complique l'analyse: certain·es ne sont pas belge ou français·e, ce qui rend plus difficile la prise en compte des effets de la socialisation primaire et secondaire dans leur vécu.

En outre, une partie de la littérature sur les femmes dans la recherche porte spécifiquement sur les sciences biomédicales. Toutefois, les normes et contre-normes du champ scientifique traversent l'ensemble des disciplines académiques. Si les inégalités peuvent être accentuées dans les filières STIM à forte connotation masculine, des mécanismes similaires de ségrégation verticale et de plafond de verre sont observables dans d'autres champs disciplinaires.

Enfin, aucun·e professeur·e n'a été interrogé·e. Le poste le plus élevé parmi les participant·es est celui de Maria, qui venait tout juste de devenir directrice de laboratoire au moment de l'entretien. Cette absence de chercheur·ses en position de stabilité limite l'analyse des expériences à une perspective principalement située au début des parcours académiques.

5. Analyse des entretiens et résultats

L'analyse des entretiens suit une logique d'abord biographique, en mobilisant le concept d'« itinéraire moral » développé par Goffman (1975, p 45). Ce concept désigne l'ensemble des étapes par lesquelles une personne stigmatisée passe dans la construction de son identité: d'abord la prise de conscience du stigmate ; l'apprentissage des normes qui définissent l'attribut comme déviant (qui peut précéder ou suivre la prise de conscience) ; ensuite la personne développe des stratégies d'adaptation ; enfin il y a une possible remise en question du stigmate et des normes elles-mêmes.

« L'itinéraire moral » distingue le moment où un individu prend conscience de ce qui dévie de la norme – ici, un corps gros – du moment où ce stigmate est intériorisé comme faisant partie de son « identité pour soi » (Goffman, 1975, p 127). Cette chronologie varie selon les enquêtés: Mark, Silvia et Marielle sont gros·ses depuis l'enfance ; Marie et Isabelle depuis l'adolescence ; Luis et Augustin depuis leur entrée dans les études supérieures. Cependant, ils n'ont pas tous été socialisés à la grosseur de la même façon. Ainsi, Maria, Isabelle, Mark et Silvia ont grandi dans des familles où la grosseur était fréquente, tandis qu'Augustin, bien qu'enfant mince, a intériorisé dès son plus jeune âge une peur du corps gros, transmise par un père obsédé par le contrôle du poids (Cf. annexe D.3).

Dans un second temps, j'examine les situations de stigmatisation et de discrimination rencontrées dans le cadre professionnel. La stigmatisation peut affecter l'estime de soi et la santé mentale, impactant ainsi indirectement les trajectoires professionnelles. En revanche, la discrimination renvoie à des actes ou décisions concrètes pouvant avoir des conséquences directes sur la carrière (Carof 2021a, p. 98). Tous les enquêtés, à l'exception de Mark, qui a perdu beaucoup de poids au début de son master, rapportent des expériences de stigmatisation dans le milieu académique. Seul Augustin et Isabelle évoquent toutefois des situations explicitement discriminatoires (Cf. annexe D.3).

Enfin, je mets en lumière certaines expériences apparaissant comme spécifiques à la recherche académique en tant qu'environnement de travail, à travers le prisme du genre. Silvia et Isabelle, suite à des expériences douloureuses, ont quitté le milieu universitaire (Cf. annexe D.2).

5.1. La famille – socialisation grossophobe et sensibilisation à la méritocratie

La socialisation dans la famille joue un rôle primordial dans « l'identité pour soi » (Goffman 1975, p 127) des personnes grosses dans leur rapport à la grosseur.

Mark, Marielle et Silvia sont gros·ses depuis l'enfance. Mark et Silvia, venant de familles où la majorité des gens sont gros ou en surpoids, ont très vite intégré qu'ils étaient gros·ses. Pourtant, Marielle, assistante en médecine générale, n'a réellement intégré qu'elle était grosse que depuis quelques années. Ayant des troubles du comportement alimentaire (TCAs), son corps a beaucoup varié dans sa vie parfois sur des courtes périodes, ce qui a sans doute retardé la prise en compte de la grosseur dans la construction de son identité. Elle a cependant toujours eu des difficultés dans les rapports avec son corps:

« C'est hyper dur comme question ! Je sais pas trop en fait. Je crois que je me décris pas physiquement. (...) Je pense que mon corps c'est un truc un peu compliqué pour moi. J'ai du mal à vivre avec mon corps, de manière générale, depuis toujours. (...) Je pense que je fais quand même partie des personnes grosses. Oui, je pense que je me définirais quand même comme ça, sur le spectre de la corpulence. »

À cause de la médicalisation de la grosseur, la société en général est grossophobe. Il est donc logique que la famille, en tant qu'unité sociale, porte en son sein des valeurs et des comportements grossophobes. D'après mon enquête, le fait que les parents soient gros ou pas n'influent pas sur la grossophobie familiale, elle prend cependant des formes différentes. Dans certaines familles, la grosseur est davantage diabolisée, principalement dans les milieux plus aisés où la minceur est synonyme de discipline (Vandebroeck 2015). Augustin, doctorant en sciences de gestion, qui vient d'une famille aisée de Paris avec un large capital culturel, raconte:

« Ah mais j'ai un père qui est obsédé par ça. D'habitude (...) dans beaucoup de familles, c'est la mère mais moi c'était mon père, et même aujourd'hui, lui, il est maigre tellement il est obsédé par ça. Ce qui est très drôle c'est que là tu vois à quel point la méthode d'éducation foire vu que mon frère aussi a eu beaucoup de problèmes de poids. »

Carof (2021a, pp 136-137) explique que les commentaires et attitudes stigmatisantes sur la grosseur viennent le plus souvent de la famille. Silvia, chercheuse dans le milieu associatif, qui vient d'un petit village dans la région la plus pauvre d'Espagne et dont les parents à la base agriculteurs ont fait fortune dans le bâtiment, explique:

« Ma mère a toujours été grosse et on a toujours piqué nos vêtements l'une de l'autre. Mais il y a toujours une différence dans son comportement vis-à-vis de moi par rapport à qui est plus grosse (...). Et c'est très difficile d'expliquer, mais là (...) je suis plus grosse qu'elle, et on dirait qu'elle est ravie. »

Ces comportements grossophobes de la part de proches ont un effet radical dans la socialisation de l'enfant·e qui internalise, si pas la grosseur, le stigmatisme – avec un effet dévastateur sur l'estime de soi (Carof 2021a, pp 136-137). Parfois le stigmatisme est internalisé quand il n'y a pas de grosseur. C'est ce que Goffman appelle « la stigmatisation honoraire » (Goffman 1975, p

44) – une stigmatisation par association. Isabelle, actuellement en incapacité de travail, n'était pas grosse quand elle était petite mais ça a toujours fait partie de son identité sociale virtuelle:

« Je viens d'une famille de personnes plutôt grosses en général, donc c'est aussi quelque chose qui fait partie de la construction. D'autant plus que quand on est associé à des personnes grosses dans sa famille, même si enfant on ne l'est pas forcément, on a aussi la stigmatisation des autres enfants parce qu'on est gros. Si tu es dans une famille de gros, tu es gros, que tu le sois ou non, donc c'est (...) quelque chose (...) que j'ai vécu depuis ma plus tendre enfance. »

Pour presque tous les enquêté·es, peu importe le milieu socio-économique, les pères jouent un rôle dans la transmission d'une forte valeur de méritocratie, de productivité et besoin d'excellence. Dans les milieux ouvriers ou agricoles, ces valeurs peuvent être le reflet d'un désir d'ascension sociale pour les enfants.

Marielle, assistance en médecine générale: « Par contre, mon papa, il est très méritocratique. Il vient d'un milieu très prolétaire, dont il s'est sorti en travaillant énormément. Un truc dont il a fait sa force, mais c'est aussi un peu un truc qu'il nous a tous beaucoup imposé. Et donc, il a toujours appuyé pour qu'on aille à l'université faire des sciences. C'était les deux trucs importants. Et donc, j'ai un peu été cadennassée à ça. »

Augustin, doctorant en sciences de gestion: « Il est vrai que mon père, à une époque, a beaucoup insisté sur le fait que je devais gagner de l'argent, être à la hauteur du diplôme que j'avais eu, blablabla. »

Le père de Silvia, chercheuse pour une association, ne valorise pas sa profession mais bien le dur labeur: « Il m'a dit de toute façon, personne ne comprend ce que tu fais. Ça ne sert à rien si vous (les chercheur·ses) ne travaillez pas. S'il n'y a pas de la sueur, ce n'est pas du travail. »

Or, comme nous l'avons vu, la grosseur est, pour les femmes, fréquemment associée à une mobilité sociale descendante. Celles qui sont perçues comme grosses subissent donc une pression accrue à « réussir » selon les critères méritocratiques, afin de compenser cette disqualification sociale:

Isabelle, qui a quitté le monde académique: « Et mon père, c'était juste tout ce qui comptait dans la vie, c'est qu'on ait des beaux points et qu'on soit les meilleures. Il fallait être la première (...) pour t'en sortir (...). Tu dois écraser la minable en toi. Avec cette logique de... Vraiment, quelqu'un d'hyper-capitaliste, donc tout ce (...) qui prouve que t'es dans la société, c'est (...) que tu sois capable de gagner beaucoup d'argent. T'es valide, t'es performante, t'es productive, t'as un bon rendement, t'es comme un champ. Et donc si j'étais pas la première de classe, c'était que je donnais pas le meilleur que j'avais à donner. »

Ces socialisations à la grosseur et à la méritocratie jouent un rôle clé dans le parcours des enquêté·es: elles façonnent leur image et estime d'eux-mêmes et elles renforcent une vision

individualisante de la performance, comme expliqué par Isabelle, ce qui peut accentuer le sentiment de responsabilisation face à la grosseur.

5.2. L'école secondaire – briller pour mieux (se) contrôler

Maria et Isabelle sont devenues grosses à l'adolescence, mais en raison d'une « stigmatisation honoraire » (Goffman 1975, p 44), Isabelle se percevait comme grosse bien avant ce changement corporel effectif.

La scolarisation, et en particulier les études secondaires, apparaissent comme des moments charnières où émergent les premières stratégies d'évitement du stigmaté.

5.2.1. *Subir du harcèlement scolaire – un sentiment de solitude*

Les adolescent·es gros·ses subissent plus souvent du harcèlement, incluant moqueries, violences et exclusion sociale (Nutter et al. 2019). Plus leur poids est élevé, moins iels sont perçus·es comme populaires, attirant·es, sportif·ves ou désirables comme ami·es. Ces expériences de stigmatisation ont des conséquences psychologiques importantes: les jeunes concerné·es développent un sentiment de honte, de colère, une faible estime d'eux-mêmes, ainsi que des symptômes de dépression. Mark et Isabelle ont subi du harcèlement scolaire:

Marielle sur le harcèlement: « Par rapport à mon poids, par rapport à mon apparence physique en général, par rapport au fait que j'étais une bonne élève et que du coup j'étais un peu perçue comme étant une fayote, une lèche-bottes, une intello. »

Nutter et al. (2019) mentionne aussi plusieurs stratégies d'adaptation face à la stigmatisation, entre autres l'évitement et le repli sur soi. Cet isolement engendre un grand sentiment de solitude décrit par plusieurs enquêté·es. Si iels ont des ami·es se sont des personnes qu'iels n'ont pas choisi·es:

Augustin: « J'ai vécu un très fort sentiment de solitude quand j'étais jeune. A posteriori, quand j'y re-réfléchis, j'étais pas si seul que ça. J'avais quand même des potes. Mais je pense que ce qui me faisait me sentir comme ça, c'est que je me sentais (...) en décalage. Au sens où je les avais pas choisis, ces potes-là. On était juste des gens un peu marginaux, un peu isolés. Du coup, on s'est retrouvés ensemble, comme ça. On avait pas d'affinité particulière.»

A l'adolescence, avec une plus grande conscience de son corps, vient aussi une plus grande dépréciation de soi, qui peut engendrer des troubles de santé mentale grave (Boritz 2022):

Isabelle: « J'ai commencé à prendre des médicaments parce que j'étais dépressive, suicidaire, etc. Donc, je dirais que quand j'avais 15-16 ans, j'avais pris quand même pas mal de poids. »

5.2.2. Être en contrôle – la figure de l'intello

Pour beaucoup, le décalage entre leur « identité sociale » et « pour soi » (Goffman 1975, p 127), et la stigmatisation par leurs pairs les a poussé·es à surinvestir d'autres sphères de leur identité: leur intellect et leurs études. Carof décrit également cette stratégie comme un espoir de compenser sa « faute » corporelle (Carof 2021a, p 124-125).

Mark, doctorant en neurosciences: « Ce n'est pas pour me vanter, mais j'étais l'enfant surdoué classique. (...) Quand j'étais à l'école primaire, j'étais le meilleur de ma classe. J'ai (...) gagné des compétitions au lycée en Hongrie, la compétition de plus haut niveau à laquelle on peut participer (...) j'y ai obtenu la deuxième place en biologie. »¹⁷

Plusieurs des enquêté·es ont lié cette performance scolaire et de bons points à une forme de contrôle sur une part de leur identité, là où iels n'ont pas de contrôle sur leur corps.

Mark: « Probablement toute cette expression réprimée en moi s'est manifestée en me concentrant sur mes études, parce que c'était là que j'avais le droit d'exceller. C'est là que j'avais le droit d'être unique ou moi-même. Et c'est ce que j'ai fait. Et c'est là que je passais tout mon temps. »¹⁸

A l'inverse, Marielle, une assistante en médecine générale, remarque que quand la sensation de contrôle sur ses études diminuait, le contrôle sur son corps augmentait, avec notamment des TCAs:

« Souvent, les périodes où j'arrêtais de manger, c'était les périodes de blocus et d'examens, (...) ça voulait dire aussi que dans ces périodes-là où j'avais l'impression de n'avoir aucun contrôle sur rien, parce que j'avais l'impression que j'allais rater mes examens et que tout allait être horrible, ça me permettait d'avoir le contrôle sur un truc. »

Par leur investissement intellectuel, la majorité des personnes enquêtées voient le champ scientifique comme un domaine dans lequel iels peuvent exceller, et donc une carrière attirante.

5.3. L'université – liberté ambivalente et choix de parcours professionnel

Luis et Augustin sont devenus gros à l'université. D'après mon enquête, quand la corpulence augmente à l'âge adulte, il n'y a quasi pas de décalage entre le moment où la personne prend du poids et se considère comme gros·se. Goffman (1975) explique en effet que lorsqu'un individu n'est pas affligé d'un stigmate dès l'enfance, il doit se réidentifier, suivant un itinéraire moral que j'appellerais différé: iel a déjà pris conscience de l'attribut – la grosseur pour cette étude – comme stigmate. Par la grossophobie de son père, Augustin avait déjà intégré la stigmatisation de son corps. Maria qui a peut-être été protégée par sa culture familiale d'une

¹⁷ Traduit librement de l'anglais par l'auteur.

¹⁸ Traduit librement de l'anglais par l'auteur.

stigmatisation précoce (Goffman 1975), au contraire, semble utiliser l'indifférence comme stratégie d'évitement:

« Enfant, je n'avais pas d'inquiétude sur le fait que je devais perdre du poids. Je ne m'en souciais jamais. J'étais comme ça et la vie était comme ça. Je n'ai jamais essayé de changer. (...) Depuis que j'ai commencé mon doctorat, j'ai essayé de perdre de poids. (...) J'ai essayé de contrôler mon poids, mais ça n'est jamais arrivé. Parce que pendant mon doctorat, c'est vrai que j'ai commencé à [re]gagner du poids. Donc je pense que c'est quand j'ai commencé à m'inquiéter, parce que je ne voulais pas retourner au poids où j'étais auparavant [à l'adolescence].

Mathilde: Donc ça veut dire que tu t'en étais préoccupée auparavant ?

Maria: Peut-être, oui, je ne sais pas. (...) Je n'ai jamais pensé à ça. »¹⁹

Cette stratégie est évoquée comme très fréquente par Goffman (1975).

L'université est souvent synonyme de nouvelle liberté si les étudiant·es quittent le domicile familial. Presque tous les enquêté·es ont mentionné un changement de régime alimentaire. La liberté peut vouloir dire manger ce qu'on veut par plaisir, mais aussi par protestation à des violences alimentaires qu'on aurait subies dans l'enfance.

Une autre cause de prise de poids peut être un traitement médicamenteux comme pour Augustin et Isabelle qui ont grossi notamment à cause d'anti-dépresseurs. Nutter et al. (2019) notent que « les étudiant·es gros·ses rapportant des discriminations liées au poids font état d'une moins bonne santé globale, (...) d'un isolement accru, et d'un recours plus fréquent (...) à l'usage de drogues ou d'alcool »²⁰, c'est le cas de Silvia et d'Augustin. Cet isolement peut signifier une augmentation des risques de troubles de la santé mentale. Plusieurs études attestent que les doctorant·es « sont plus de six fois plus susceptibles de souffrir de dépression que la population générale »²¹ (Gin et al. 2021) De plus, la mobilité pour les études, qui est un point vendeur pour une carrière académique, peut renforcer ce sentiment de solitude: Silvia en Belgique, Maria et Mark en France, Luis au Danemark, etc.

Mark, Marielle et Silvia, notamment à cause de troubles liés à leur santé mentale, ont aussi vécu des changements drastiques dans leurs corps, ce qu'on appelle communément « faire le yoyo ». Ces changements permettent parfois de dissimuler son identité stigmatisée. J'adresse ce point plus en détail plus bas. Marielle raconte que quand elle faisait ses stages en médecine, ceux-ci ne duraient que cinq semaines. Comme son poids variait beaucoup, certains environnements ne l'ont pas connue comme grosse. Goffman (1975) décrit ces situations de

¹⁹ Traduit librement de l'anglais par l'auteur.

²⁰ Traduit librement de l'anglais par l'auteur.

²¹ Traduit librement de l'anglais par l'auteur.

« contrôle de l'information » (p 57) où un·e ancien·ne stigmatisé·e cache cette partie de son « identité personnelle » (p 57) à l'arrivée dans une « nouvelle communauté » (p 97).

Il est difficile de définir comment les enquêté·es ont choisi une carrière dans la recherche académique. Si on se base sur la théorie d'illusion biographie de Bourdieu (1986), les enquêté·es ont sans doute romancé le chemin qui les a mené·es à ce choix. Leur récit témoigne souvent d'une adhésion à l'*ethos* scientifique, par leur socialisation. Cet *ethos* communique un universalisme, une neutralité et un intellect qui s'élèverait au-dessus des stigmatisations liées au corps, ce qui rend le champ scientifique attirant.

Mark, doctorant en neurosciences: « Quand on arrive à l'université, je pense que la plupart des gens auront acquis assez de maturité. Et l'autre chose, c'est juste le fait que ce sont généralement des gens qui sont assez intelligents. C'est probablement pour cela qu'ils sont à l'université. »²²

De plus, cette sensibilisation à la méritocratie combinée à leur investissement dans le champ intellectuel comme une échappatoire leur ont permis d'intégrer une partie des valeurs et compétences nécessaires pour une carrière académique.

Ces choix peuvent être également considérés comme une façon de compenser sa déviance perçue (Goffman 1975). Si la grossophobie intériorisée a pu faire penser aux enquêté·es que c'est leur faute si iels sont gros·ses (Carof 2021a), iels voudraient montrer à leurs proches, et à tout le monde, qu'iels sont dignes d'être considéré·es comme « normaux » par leur valeur intellectuelle:

Augustin, doctorant en sciences de gestion: « Mais je dois avouer que j'ai eu une petite satisfaction à, dans ma partie de la famille, arriver au plus haut diplôme, je pense que psychologiquement, d'avoir un truc, quand même, sur la... la tentation de dépasser un peu ses parents qui ont été écrasants, un truc comme ça. »

Marielle, assistante en médecine générale: « Ma perspective du métier a quand même beaucoup changé, et donc je sais plus pourquoi j'ai voulu faire ça. Je crois que j'étais quand même dans ce truc très méritocratique où je me disais que si on veut avoir des études qui sont quand même bien vues dans la société, médecine c'est souvent le cas... donc j'avais un peu l'impression que ça me permettait de gagner des points, de gravir des échelons. »

En conclusion, les enquêté·es ont développé, au fur et à mesure de leur scolarité, des mécanismes d'évitement, de contournement, de compensation pour échapper au stigmate de la grosseur.

²² Traduit librement de l'anglais par l'auteur.

5.4. Des mécanismes d'évitement: le doute ou l'amnésie

Avant de poursuivre avec l'analyse des situations de stigmatisation, je voudrais relever deux comportements qui ont été présents dans chaque entretien. Lors de l'énumération des situations de stigmatisation, chaque enquêté·e a indiqué des signes de doute: « Je ne sais pas » « je ne suis pas sûr » « je ne pense pas » « peut-être » « Parfois, je me dis que c'est peut-être moi qui projette sur les autres et que je suis un peu parano ». Une stratégie d'évitement peut être de refuser de voir des violences grossophobes comme telles – peu importe leur forme. Quatre sur sept des enquêté·es avaient répondu « non » à la question « Est-ce que la façon dont votre poids est perçu a déjà été un problème dans votre carrière ou vos études? » dans le formulaire de contact.

Ce doute montre aussi que la relation entre les personnes interviewées et l'enquêtrice n'est pas neutre. La plupart des personnes ne m'ont pas vue en présentiel et ont pu supposer que je n'étais pas grosse, nous n'en avons pas discuté. Le fait de parler de leur grosseur a donc pu apporter une certaine gêne. Goffman explique un phénomène d'évitement similaire:

« C'est un fait qu'un individu disposé à admettre qu'il possède un stigmate (...) peut néanmoins faire tous ses efforts pour l'empêcher de trop s'imposer. Son but est alors de réduire les tensions, autrement dit, d'aider les autres et lui-même à détourner l'attention furtive qu'ils portent au stigmate. » (Goffman 1975, p 123)

Plus tôt, j'ai montré comment Maria avait évité de réellement penser à son stigmate, « pour faire comme si une différence notoire était sans importance et indigne d'attention » (Goffman 1975, p 57). Ne supportant pas la douleur que le stigmate a pu engendrer dans son enfance, Mark a consciemment ou inconsciemment oublié le harcèlement qu'il a vécu:

« A l'école primaire, je n'ai pas l'impression d'avoir été victime de harcèlement ou je ne me souviens pas. Mais être gros, avoir des lunettes et être un intello, c'est le harcèlement garanti. J'ai donc été victime de harcèlement. J'ai très vite développé cette capacité à l'ignorer et à faire semblant de ne pas l'entendre et de passer à autre chose. Une de mes meilleures amies (...) parfois me raconte des histoires de personnes qui me harcèlent et dont je ne me souviens pas. Je pense que je les ai tout simplement ignorés.»²³

L'oubli, ou le doute, constitue dans ce cas une première limite de défense. Dans des situations de stigmatisation, nier leur existence et, par conséquent, ne rien faire peut être un choix viable pour les enquêté·es.

²³ Traduit librement de l'anglais par l'auteur.

5.5. L'intersection des stigmatisations: des lignes floutées

Une autre raison pour laquelle les personnes grosses peuvent douter quand il s'agit d'identifier des situations de stigmatisation voire de discriminations, est que peu de gens ont été socialisés à les identifier. Pour un public éveillé à ces questions, il est beaucoup plus facile de reconnaître du racisme ou du sexisme que de la grossophobie (Carof 2019). Pour les enquêtées, quand il s'agit d'identifier d'autres types de discrimination ou de stigmatisation, le doute disparaît. Les quatre femmes de mon échantillon ont toutes attesté de stigmatisations dans la recherche académique à cause de leur genre. Maria, Silvia et Luis dont la langue maternelle est l'espagnol, ont aussi témoigné de stigmatisation à cause de leur accent, voire de leur origine.

Silvia, qui a fait son doctorat en Belgique: « Moi, j'ai envie de dire que pendant ma période dans l'académie, si j'ai souffert de la discrimination, ce n'est pas à cause de mon poids. La plupart du temps, c'était à cause de ma langue maternelle. Les francophones sont vraiment très, très, très chiants. Autant les anglophones, dès que tu parles anglais, ils sont assez coolos. Les francophones, ils sont implacables. En Angleterre, tu peux enseigner et avoir un poste d'enseignant fixe sans être anglophone. En France et en Belgique, c'est presque impossible. On me l'a dit clairement. »

Cependant, l'aspect intersectionnel et indissociable des éléments qui s'entremêlent pour former l'identité sociale d'une personne rend la séparation et la catégorisation des stigmatisations extrêmement difficile²⁴. Luis, qui vient du Nicaragua, raconte l'inconfort social qu'il a vécu en arrivant au Danemark pour son post-doctorat:

« Quand je rencontrais des gens (collègues) pour la première fois, ils m'ont dit: "oh, vous venez du Nicaragua ? Comment parlez-vous si bien l'anglais ?" (...) Comme nous venons de l'autre bout du monde, nous devons sûrement monter à cheval pour aller au travail... [ton ironique] (...) C'est (...) fait que vous veniez d'un pays du tiers monde ou que vous soyez gros, ou les deux. »²⁵

Silvia, chercheuse sur les violences faites aux femmes pour une association en Tunisie, résume bien le problème:

« Parce que ce n'est pas des discriminations qui sont si séparables d'autres choses, tu vois. Autant c'est facile de parler de discrimination des femmes dans le milieu de la recherche parce qu'on a des études, etc. Autant la question grossophobe, ça va pas être "On te donne pas une bourse, t'es grosse". Tu vois, ça fonctionne pas du tout comme ça. Ça fonctionne via des non-dits, beaucoup plus fort que les non-dits dans les genres. »

La grosseur dans ces situations vient renforcer des stéréotypes déjà présents de classe (Vandebroek 2015), de race (Strings 2019), et de genre pour les femmes (Carof 2021a, p 70).

²⁴ Sans certitude qu'une catégorisation soit utile par ailleurs.

²⁵ Traduit librement de l'anglais par l'auteure.

5.6. Des vécus de stigmatisation

Au-delà des situations déjà mentionnées, les stigmatisations les plus rencontrées par les enquêtés sont des commentaires sur le corps ou sur la nourriture. Les habitudes alimentaires des personnes grosses sont souvent scrutées par leur entourage, et donc par leurs collègues.

Carof explique: « La survisibilité des personnes les plus grosses, suscitée par le stigmate dont elles sont porteuses, rend poreuses les frontières de leur corps, comme s'il était plus difficile pour elles de protéger leur intériorité du regard d'autrui. » (Carof 2021a, p 34)

Goffman observe que « l'individu stigmatisé est une personne que n'importe qui peut aborder à volonté (...) », recevant sans y consentir des interventions ou conseils qui traduisent une mise à disposition implicite de leur personne (Goffman 1975, p 28).

Cette perméabilité est d'autant plus marquée chez les femmes grosses, dont le corps, à l'intersection du genre et de la grosseur, est encore plus exposé aux commentaires, rendu davantage disponible au jugement et à l'appropriation (Carof 2021a, p 34). Marielle, assistante en médecine générale, est originaire d'Arlon dans les Ardennes belges. Alors qu'elle raconte à ses collègues qu'elle va passer le week-end chez ses parents, l'un d'eux lui assène « attention avec le saucisson ». Cette remarque qui paraît anodine met Marielle en colère:

« Mais pourquoi on me dit ça? Genre, je vais chez mes parents dans les Ardennes, alors oui, ils font des saucissons dans les Ardennes. Par ailleurs, je mange très peu de viande, donc voilà. Et puis surtout, on aurait pu me faire des commentaires sur d'autres trucs ! Me dire "ah, tu vas aller te balader dans les bois, tu vas profiter de la nature". Mais non, on me met des commentaires sur les saucissons. »

Dans cette situation, le collègue est un homme qui se permet, par l'effet combiné des normes de genre et de minceur, de donner un conseil – en réalité une critique, déguisée en humour – alors que Marielle ne lui a rien demandé. L'apanage des remarques grossophobes n'appartient toutefois pas qu'aux hommes ; les femmes, par leur assignation genrée au *care* mais surtout parce que contrôler son alimentation est une pratique « féminine » (Carof 2021a, p 73), se positionnent en bonnes samaritaines. Elles croient bien faire en insistant sur un nouveau régime ou un remède miracle pour maigrir. Maria, cheffe d'un laboratoire en Espagne, raconte:

« En fait, j'avais une collègue qui me disait qu'on devait faire un régime ensemble, qu'on devait faire de l'exercice ensemble, sans que je ne dise rien à propos de mon poids. (...) Elle était très très consciente de son corps. Je crois qu'on avait des formes similaires, et elle voulait qu'on soit dans le même bateau. (...) Elle disait toujours qu'elle devait perdre du poids et qu'elle allait essayer ce nouveau régime. Et elle me disait que je devrais essayer

avec elle, et que si on le fait ensemble, on allait y arriver. (...) Et je lui ai toujours dit “Non, je suis bien, je ne veux pas.” »²⁶

Les commentaires grossophobes sur la nourriture sont présents dans toutes les sphères professionnelles (Carof 2021a), mais elles peuvent avoir un impact majeur sur la carrière des personnes grosses dans le monde académique. La chercheuse néo-zélandaise Cat Pausé rapporte avoir cessé d’assister à des moments informels tels que les pauses café, en raison de micro-agressions liées au corps (commentaires sur les régimes, etc.) (Arnold, 2022). Cet isolement limite l’accès des personnes grosses au réseautage, qui est souvent synonyme dans la recherche d’opportunités professionnelles cruciales (Meulders, Simeu, et O’Dorchai 2012).

Ces commentaires se basent sur des préjugés grossophobes présumant que si une personne est grosse, la cause est forcément une mauvaise alimentation et un manque d’activité sportive. Beaucoup d’études ont pourtant montré que ce n’est pas systématiquement le cas (Carof 2021a, p 53). Ces stéréotypes renforcent une vision individualisante des causes de la grosseur (Carof 2021a, 52). Le vécu de Marielle, assistante en médecine générale, illustre bien ce sujet:

« Cette année, par exemple, je fais mes visites à domicile en vélo. Et au bout de deux mois, j’ai une collègue qui a été hyper étonnée d’apprendre que je faisais ça en vélo et qu’en plus, ce n’était pas un vélo électrique. (...) Je ne peux pas m’empêcher de me dire que c’est par rapport à mon apparence parce que, par exemple, ma co-assistante, elle est toute mince et elle fait aussi ses visites en vélo non-électrique et pour elle, ça ne l’a pas trop étonnée. »

Maria, qui fait de la recherche en neurosciences, remarque, dans son rapport avec d’autres collègues également, une grande corrélation entre les personnes qui travaillent dans le domaine biomédical et une injonction à être sportives et minces:

« [En France,] ils étaient tous très, très minces et ils étaient tous accros au sport. Dans tous les laboratoires, et même maintenant que j’ai deux étudiants doctorants, ils parlent toujours d’aller à la gym, de faire de l’exercice, comment ils contrôlent ce qu’ils mangent. C’est comme une obsession pour tout le monde. Je ne comprends pas. »²⁷

Ces deux témoignages illustrent bien la tension entre normes (Merton 1973) et contre-normes (Mitroff 1974) dans le champ scientifique. Le champ biomédical dans lequel certaines travaillent symbolise les biopolitiques (Foucault 1976) de la médicalisation des corps qui dictent les normes sociétales de santé: comment bien manger, faire de l’exercice, etc. Pourtant, plusieurs enquêtées ont témoigné des longs horaires de travail et des exigences quant à la productivité pendant le doctorat, ce qui a entraîné une « mauvaise » hygiène de vie (d’après

²⁶ Traduit librement de l’anglais par l’auteure.

²⁷ Traduit librement de l’anglais par l’auteure.

elleux): consommation de plats préparés, peu de temps pour du sport, et a donc notamment contribué à leur prise de poids.

Comme on l'a vu, la supposition d'un manque de contrôle sur la nourriture et sur le corps peut s'étendre aux capacités mentales. Silvia, chercheuse en sciences sociales dans le milieu associatif, raconte que ses professeurs la prenaient pour plus bête qu'elle n'était:

« Moi on me l'a fait ressentir (...) [que j'étais bête parce que j'étais grosse], mais c'est aussi lié [au fait] que t'es une femme et t'es grosse. (...) Moi, je le mets sur le compte des deux. A un moment donné, il dit "non, tu comprends rien, de toute façon, ce que j'attends de toi, tu vas pas comprendre". (...) Donc, oui, c'est un peu la grosse, un peu la bobonne, un peu bébête. C'est la représentation aussi qu'il y a beaucoup dans l'imaginaire européen. (...) Et la représentation qu'on a des grosses, ce n'est pas seulement la paresse physique, c'est aussi une paresse mentale, une incapacité. »

A nouveau, le vécu de Silvia montre l'aspect genré de la grossophobie. L'addition des préjugés « les femmes sont moins aptes que les hommes en science » et « les grosses sont moins aptes que les minces en rigueur » crée une double peine pour les femmes grosses dans la recherche académique.

5.7. Des situations de discrimination spécifique au milieu académique

5.7.1. *Des barrières physiques*

En décalage avec les normes, le corps gros risque également de subir du validisme: la plupart des espaces sont inadaptés pour les personnes très grosses, ce qui génère chez elles un sentiment d'inadéquation, voire une exclusion par manque d'accessibilité, en cas de problèmes d'affaiblissement de leurs capacités motrices. Augustin mentionne ne plus pouvoir pratiquer de sport depuis qu'il a pris du poids. Or, son bureau, dans une université belge, se situe au troisième étage sans ascenseur: « c'est pas marrant. »

Alors que l'université se veut égalitaire, les corps gros sont des impensés dans cet environnement de travail. Isabelle a travaillé pendant une dizaine d'années pour un réseau d'études de genres en Belgique. Elle dépeint le sentiment ressenti par toute personne grosse à l'université qui a du mal à s'asseoir dans les auditoriums où les sièges sont trop petits:

« Tu sens que ton corps est un problème parce que ton corps n'est pas bienvenu. Que personne n'a même imaginé que quelqu'un qui a ta corpulence pourrait rentrer dans cet espace-là. (...) Je perçois tout le temps que c'est un problème, que je suis un problème, parce que je ne devrais pas être là. (...) L'unif ne veut pas de moi ! »

Si Augustin et Isabelle sont petit·e à moyen·ne gros·ses²⁸ et peuvent donc – non sans peine – surmonter ces obstacles, ce manque d’adaptation des infrastructures peut totalement bloquer l’accès de personnes plus grosses aux auditoriums et bureaux universitaires. Là où d’autres environnements de travail peuvent être adaptés – souvent par obligation, l’université continue à maintenir ou créer des infrastructures excluantes. Silvia, qui a fait son doctorat en Belgique, a souligné qu’un auditorium à l’Université de Liège nouvellement construit n’est pas du tout adapté aux personnes grosses ou handicapées.

Dans un article paru dans le journal *Nature* sur les chercheur·ses gros·ses, Chelsea Newbold, doctorante en phytopathologie aux Etats-Unis, raconte qu’il avait été impossible de trouver un tablier de laboratoire à sa taille (Arnold 2022). Silvia résume: « Bref, il y a beaucoup de manque de respect vis-à-vis des corps des autres [dans l’académique], et tout est minco-centré. Ils pensent qu’il n’y a aucun problème, comme les minces ne rencontrent pas ces problèmes. »

5.7.2. Déni et refus de remise en question

Le vécu d’Augustin, doctorant en sciences de gestion, illustre ce parallèle entre grossophobie et validisme à travers des impensés qui peuvent paraître innocents mais sont excluants. Lors de la mise au vert annuelle de son institut de recherche, Augustin est confronté à une forme de discrimination à cause de son poids. Une des activités prévues impose une limite de poids à 100 kg. Les organisateur·ices, plutôt que de proposer une alternative inclusive, demandent aux participant·es de transmettre leur poids, ce qui choque Augustin: « Moi, je savais que j’étais hors-clou. J’ai juste répondu que je ne participerais pas. »

Cette demande, présentée comme logistique, touche à l’intimité corporelle dans un contexte professionnel où la confidentialité est perçue comme illusoire: « Tout se sait dans cet institut, tout le monde parle dans le dos de tout le monde. Je savais que ce genre de trucs [son poids], ça ne resterait pas secret. »

Augustin en parle aux représentant·es des doctorant·es, qui, reconnaissant la nature discriminatoire de cette situation, lui conseillent d’envoyer une lettre anonymisée de plainte à la direction du département: « Je ne m’attendais pas à grand-chose, mais j’aimerais bien des excuses et que la prochaine fois, on fasse gaffe. Ça ne me paraît pas trop demander. »

Cette demande déclenche une réaction émotionnelle forte de la part de l’organisatrice de la mise au vert: « Elle est partie en larmes en disant que personne ne respectait son travail. (...) Puis elle a fait le tour des bureaux pour se plaindre. »

²⁸ Selon les catégories.

Peu après, Augustin apprend qu'un collègue – également exclu de l'activité – a fait l'objet de moqueries en public: « Il y a eu des commentaires là-dessus en pleine cafétéria devant tout le monde (...). On aurait dit: “il aurait pu se douter quand même qu'il pouvait pas”. » A la discrimination originale s'ajoute une stigmatisation: l'organisatrice suppose que le collègue d'Augustin est trop bête pour en venir à la conclusion qu'il ne pourra participer par lui-même. Profondément choqué, Augustin décide de signaler l'incident à la cellule spécialisée dans la prise en charge de situations de discrimination de l'université. Préférant respecter le décorum et la hiérarchie de l'institut, il prévient aussi l'administration par email de sa démarche. Son directeur de thèse, ayant été mis en copie, envoie alors un mail incendiaire à la présidente de l'institut: « C'est un scandale absolu! Je vous préviens que s'il y a la moindre représaille contre Augustin, vous allez en entendre parler! ». Augustin précise que son promoteur venait de perdre les élections peu avant et a donc utilisé cette affaire de discrimination pour mettre la directrice de l'institut, élue à sa place, dans une position délicate.

Une réunion avec la présidente de l'institut et la coordinatrice administrative, organisatrice de la mise au vert, est organisée. Augustin note un manque de remise en question et une mauvaise foi de la part de l'administration: « C'est viré vachement en mode gaslighting: “ce n'était pas de la mauvaise intention”. »

Malgré l'absence de reconnaissance de cette discrimination, il obtient finalement la promesse de la création d'un groupe de travail sur la diversité au sein de l'institut: « On a fait 27 demandes de correction au compte rendu de la réunion. (...) Le ton, c'était: “on a hyper bien géré, tout va bien”. (...) Finalement, ils ont demandé aux représentants des doctorants pour ce groupe de travail... évidemment, ils m'ont mis d'office. Groupe de travail qui ne s'est jamais réuni. Moi, j'attends de voir. »

On note le manque de remise en question de l'institut, de la direction, causé en partie par la rigidité des structures et la hiérarchie: Augustin est un doctorant face à l'institut. D'après la théorie de subversion de Bourdieu (1976), Augustin n'a pas assez de capital scientifique pour remettre en cause les usages. Le résultat est plus de travail pour Augustin alors qu'il a été discriminé, comme une sorte de double peine. De plus, le travail qu'on lui demande de faire – le comité sur la diversité – peu valorisé dans le milieu académique, empiète sur le temps dévoué à sa recherche. Cette tâche fait partie du travail universitaire dit « invisible » (*academic housework*) qui incombe souvent aux personnes sous-représentées, contribuant ainsi à ralentir la progression de leur carrière (Misra et al. 2011 ; O'Meara et al. 2017).

La réaction d'Augustin face à cette discrimination doit être analysée au prisme du genre. Augustin est un homme et donc il a aussi l'assise et la possibilité de pouvoir prendre cette place et cette parole, sans être trop inquiété. De plus il a le soutien de son promoteur au sein de l'institut, la cooptation mentionnée au chapitre 1.

Le soutien du promoteur d'Augustin est bienvenu (pour Augustin) et une aide pour visibiliser la discrimination. Cependant, même Augustin a pu noter que celui-ci lui apportait son soutien pour des raisons d'intérêt personnel, afin de faire progresser sa carrière politique au sein de la direction de l'institut. Ceci démontre la compétitivité accrue dans le milieu.

Silvia constate aussi ce manque de remise en question au sein de l'organisation d'un séminaire sur le genre dans une université belge:

« Quand je commençais à parler de grossophobie au début, c'était pas si clair que ça. (...) Mes collègues, ils n'étaient pas très, très conscientisés de la discrimination. (...) "peut-être les chaises, elles sont pas super pour nos étudiants, (...) elles sont en train de nous niquer avec l'accoudeur dans les fesses." Ça a été un travail à faire très important et il est encore en cours. J'ai un peu l'impression qu'on [les gros·ses] est accepté, mais c'est pas tout à fait ça. Malgré tout, il va y avoir toujours un petit discours sur la santé qui va sortir juste après. »

5.7.3. *Une institution complice ?*

Dans le cas d'Augustin, la protection d'une personne de l'administration ou du corps professoral, entre autres, fait barrière à la remise en question de l'institution face à des problèmes de discrimination. Là où une situation de racisme aurait pu être mieux prise en compte, la vision individualisante de la grosseur cache le côté systémique de cette discrimination. La grossophobie n'est pas vue comme un problème structurel à régler. Isabelle, qui a quitté le milieu académique après avoir travaillé dix ans pour un réseau d'études de genre, raconte une histoire qui va plus loin que le déni: la dissimulation de discriminations.

Lors de sa formation à l'agrégation et année mémoire en Histoire, Isabelle raconte avoir été profondément affectée par les propos tenus par une professeure responsable de la section, alors que celle-ci s'autoproclamait féministe. Lors d'un cours, cette professeure a fait des remarques stigmatisantes sur la posture professionnelle à adopter pour enseigner, en liant l'apparence physique au degré de respectabilité. Elle a affirmé que les personnes grosses devaient davantage se couvrir car « personne n'a envie de voir du gras qui dépasse », avec un ton exprimant dégoût et mépris. Pour Isabelle, ces propos promeuvent les stéréotypes associés à la grosseur qui ont longtemps participé à l'exclusion des personnes grosses de la fonction enseignante. Étant la seule femme grosse de l'auditoire, elle décrit cette expérience comme profondément blessante: « J'étais encore dans cette partie de mon parcours plutôt phobie

sociale, même si j'étais un peu dans un moment où (...) j'étais plus libérée par rapport à (...) mes angoisses. Mais du coup, là, on fait comprendre que mon corps lui-même était un problème parce que j'étais grosse. Et pour moi, c'est vraiment une violence. »

Ce moment provoque chez Isabelle un retrait progressif du cursus: « J'ai décroché hyper vite... Ça a vraiment bloqué un truc dans ma tête. » Elle évoque un effondrement psychique qui mènera quelques mois plus tard à une hospitalisation pour tentative de suicide. Ce qu'elle perçoit comme une attaque directe sur son apparence physique s'est transformé en blocage structurel dans son parcours universitaire. « Je ne me voyais plus du tout passer les stages. Je crois que c'est ce moment-là qui a été le plus déterminant. »

Après cet incident, Isabelle réussit à finir son mémoire et est engagée par une association qui gère un réseau d'études féministes. L'association a été fondée par plusieurs professeures qui souhaitent promouvoir la recherche sur le genre et le lien avec le terrain militant. Elle travaille pendant une dizaine d'années dans le milieu académique par sa proche collaboration avec ces professeures. Elle apprend alors par une autre chercheuse un secret de polichinelle au sein du département: la même professeure qui avait tenu des propos grossophobes en cours aurait délibérément discriminé des étudiant·es gros·ses pendant toute sa carrière, en baissant les notes d'étudiant·es gros·ses ou bloquant leur accès à des financements doctoraux. Isabelle découvre ainsi l'existence de ces discriminations grossophobes, avec une absence totale de réaction de la part de collègues, malgré leur connaissance de ces pratiques. « Là, je me dis: il y a un problème. C'est toute la section d'Histoire qui est à remettre en question. »

« C'était un désenchantement total. (...) J'ai juste été complètement désabusée du monde académique ». L'inaction collective des pairs – professeur·es et collègues – constitue, selon elle, la preuve d'une grossophobie institutionnelle: cette professeure a été valorisée publiquement (notamment via des hommages ou des invitations à des événements universitaires), alors qu'elle se permettait d'être ouvertement grossophobe. Cela confirme, selon elle, que la grossophobie, même quand elle est connue, reste impunie, ignorée ou relativisée dans l'univers académique:

« Si une seule personne peut empêcher quelqu'un de faire carrière parce qu'elle est grosse, c'est déjà une violence institutionnelle. (...) Ça c'est vraiment l'institution. C'est la preuve que les logiques de se serrer les coudes, de penser à sa carrière avant tout, et tout ça va toujours primer sur toute autre chose. C'est que l'institution est au courant qu'il y a des pratiques grossophobes et que l'institution, donc même la conseillère à la politique du genre, décide qu'on ne va rien faire contre ça et qu'on va continuer à taire ce genre de choses, (...) puisqu'on n'en a rien à foutre des gros.»

Les histoires d'Augustin et d'Isabelle font écho à l'analyse des normes et anti-normes institutionnelles qui coexistent par des règles intégrées: en refusant de sanctionner ou même de reconnaître les discriminations grossophobes, les institutions académiques les valident implicitement.

Dans ce cadre, les corps perçus comme déviants créent dans le milieu académique un trouble à la fois symbolique et fonctionnel. Le discours de la professeure d'Histoire associe la minceur à la présentabilité, à la capacité à représenter dignement l'institution scolaire – ce qui est attendu des chercheur·ses. A contrario, la grosseur est perçue non seulement comme une atteinte à aux normes esthétiques, mais aussi comme une inaptitude morale et professionnelle. L'individu gros devient l'« autre » de la norme: incapable de participer, donc de s'intégrer pleinement au collectif professionnel.

Dans les deux situations, les institutions ont déjà mis en place des actions promouvant « l'égalité, la diversité et l'inclusion »²⁹: la création du réseau d'études de genre, des personnes ressources ou conseillères au genre et à la diversité, une cellule EDI (Equité, Diversité et Inclusion), etc. La grossophobie est très peu envisagée dans les campagnes anti-discriminations dans les universités belges.³⁰ Le genre comme garant de la diversité reste prédominant, notamment par les politiques européennes focalisées sur les GEPs (Gender Equality Plan).

Malgré ou peut-être à cause de cela, il n'y a pas ou peu de remise en question de la part de l'institution. Les contre-normes de l'*ethos* scientifique (Mitroff 1974), comme le particularisme ou copinage, sont structurantes du champ universitaire. Elles sont plus fortement ancrées que de nouvelles initiatives anti-discrimination en dédramatisant certains comportements, qui seraient probablement jugés comme problématiques dans d'autres situations ou contextes. La présence de corps gros dérange d'autant plus qu'elle vient perturber le récit institutionnel d'inclusion et démasquer ces mesures pro-« diversité » comme potentiellement inefficaces.

5.7.4. *Se donner bonne conscience – le token*

Si les corps gros symbolisent l'opposé des valeurs du champ académique – physiquement et moralement, alors comment expliquer que certaines personnes grosses sont parfois mises en avant ? Des expériences vécues par les enquêté·es peuvent nous éclairer.

²⁹ En Belgique francophone par exemple: « genre et diversité » pour l'Université Libre de Bruxelles ; « Egalité, diversité et inclusion » pour l'Université de Liège, « Equité, Diversité et Inclusion » pour l' Université Catholique de Louvain.

³⁰ Après un rapide tour des sites internet, seul l'ULB mentionne explicitement la grossophobie. L'Uliège et l'Uclouvain mentionnent « l'apparence » comme raison de discriminations possible. Aucune action spécialement dédiée à combattre la grossophobie n'est mentionnée.

Luis, originaire du Nicaragua, a pris beaucoup de poids pendant son master. Il a fait son doctorat en Norvège. Il raconte que lorsque l'université souhaitait réaliser des vidéos promotionnelles, son inclusion ou exclusion dépendait du but de la vidéo. Si la vidéo veut promouvoir la diversité au sein des chercheurs·ses de l'université, alors il est sélectionné:

« J'ai été de l'autre côté de la barrière aussi, et j'ai été utilisé comme un gage d'inclusion, avec une collègue, elle est chinoise. On nous a tout de suite sélectionnés: "nous vous serions reconnaissants si vous étiez dans cette vidéo." Nous avons été 'tokénisé.es' (*tokenised*). »³¹

Si la vidéo veut promouvoir l'université afin d'attirer des étudiants, sans mettre l'accent sur la diversité, alors il est exclu:

« Pour les campagnes de promotion, comme quelque chose du style: "Nous allons promouvoir l'école. Nous devons donc prendre quelques photos des employés. " Donc là, je ne suis pas pris en compte [sur un ton cynique]. »

Ainsi, la grosseur, la couleur de peau, sont tolérées dans un certain cadre, avec certains codes, afin de servir un certain but. Luis parle de *tokenism* qui désigne une inclusion symbolique de personnes minorisées visant à donner une illusion de diversité (Kanter 1977). Le *tokenism* peut se baser uniquement sur le physique ou prendre des aspects plus philosophiques. Les comités universitaires pour la diversité recherchent souvent activement des hommes afin d'acquérir une plus grande légitimité auprès du professorat et des institutions.³² Les initiatives en non-mixité – surtout si elle est choisie – sont souvent attaquées pour leur manque d'inclusion des hommes cisgenre hétérosexuels.

Par son engagement personnel dans des collectifs féministes, Augustin, doctorant, a été « enrôlé » pour faire partie des comités sur la diversité:

« J'ai été coresponsable du groupe de travail sur le genre. Il n'y avait personne, c'est pour ça que je me suis retrouvé coresponsable en arrivant, parce que personne ne voulait du poste, évidemment. On était quand même à deux, surtout parce que (...) ça la fout mal, c'est un mec qui est à la tête du truc quand même, tout seul. (...) et du coup, maintenant, on vient de m'intégrer quasiment de force dans le groupe de travail sur la diversité et l'inclusion, depuis que j'ai commencé à râler sur la grossophobie à l'institut. »

Il est intéressant de souligner le côté genré de ces *tokenisms*. Luis et Augustin sont des hommes. On peut supposer que le fait qu'ils soient gros leur est pardonné parce qu'il se rapproche plus de l'idéal du chercheur que des femmes, même minces. Le corps des femmes grosses, deux

³¹ Traduit librement de l'anglais par l'auteure.

³² Ce sont des situations que j'ai moi-même vécues dans le cadre de mon travail.

fois plus déviant, ne figure pas sur les campagnes de pub³³, ni dans les comités. Il ne figure pas. On lui demande juste de disparaître.

5.8. Une grossophobie exacerbée par le champ scientifique ?

L'analyse de ces situations de stigmatisations et discriminations met en lumière plusieurs aspects intersectionnels à l'œuvre qui se dressent comme obstacles à la carrière des personnes grosses dans la recherche.

Le monde académique est un espace fortement compétitif, où la remise en question du travail est fréquente et parfois exprimée sous forme d'attaques personnelles. Dans ce contexte, il est indispensable de posséder une certaine estime de soi pour ne pas se laisser déstabiliser. Or, comme expliqué précédemment, le vécu des personnes grosses – en particulier lorsqu'elles le sont depuis l'enfance – encourage une faible estime de soi, de l'autodépréciation, pouvant mener à de la dépression. Cependant, plusieurs enquêtées se sont investies intensément dans leurs études, développant une confiance dans leurs capacités intellectuelles qui leur permet de maintenir le cap. C'est le cas notamment de Maria, Mark, Luis et Augustin – en majorité des hommes. Augustin, par exemple, a postulé pendant six ans à différentes bourses avant d'obtenir un financement doctoral en Belgique. Ce processus n'a pas entamé sa confiance en ses aptitudes intellectuelles:

« Je dois avouer que s'il y a bien un sujet sur lequel on aurait du mal à m'attaquer, c'est sur le manque d'intelligence (...) Et le manque de culture (..), je pense aussi, c'est pour ça (...)... Disons que ça serait tellement aberrant de mon point de vue si on me faisait ça, que je pourrais être hyper écrasant là-dessus. (...) Mais c'est peut-être parce que je suis un homme aussi, tout simplement, et que du coup, voilà, c'est ça qui l'emporte sur ce sujet-là.»

A contrario, démontrer une assurance trop grande peut présenter un risque, spécialement pour les femmes grosses qui commettent déjà un impair en étant trop visibles (Carof 2021b). Silvia note une invalidation et un rappel à l'ordre:

« Bref, il faut pas non plus se réaffirmer beaucoup parce que (...) tu vas être mal perçue. Et quand tu te réaffirmes, d'ailleurs ça m'est arrivé aussi, (...) les gens te rappellent bien que t'es grosse quand même. »

Face à un environnement compétitif et parfois hostile, certain·es chercheur·ses développent des stratégies de soutien. Silvia, durant son doctorat, a contribué à la création d'un laboratoire

³³ Après un rapide tour des sites internet et visuels promotionnels de l'ULB, l'ULiège et l'UCLouvain, il semble que aucune femme grosse n'y figure.

qu'elle qualifie de « féministe », dans lequel les relations sont fondées sur la solidarité plutôt que la rivalité:

« La plupart d'entre nous, on va sortir de l'académie parce qu'il n'y a pas de poste pour tout le monde. C'est la guerre des postes et les gens se font des coups hyper bas. Nous, on a fait des accords entre nous pour se dire qu'on ne va pas se faire des coups bas. [Si] on postule au même poste, gagnera celui qui gagne. »

Cette initiative traduit une volonté de résister aux normes concurrentielles du champ scientifique, mais reste ponctuelle et n'implique pas un changement structurel.

Une autre spécificité du monde scientifique réside dans la nécessité pour les nouveaux·elles entrant·es de se conformer aux normes dominantes du champ, dictées par les détenteurs·rices du capital scientifique (Bourdieu 1976). Cela crée une forme d'inertie qui décourage l'introduction de sujets considérés comme marginaux ou militants, et empêche le questionnement de la subjectivité des chercheur·ses (Bereni et al. 2008). Silvia explique ainsi qu'elle renonce à travailler sur la grossophobie, par peur d'être discréditée à cause de son apparence:

« Il y a toute la partie interne des présuppositions de discrimination. C'est-à-dire que je vais éviter de travailler sur un sujet ou de l'exposer publiquement pour éviter toute la grossophobie avec laquelle il va être accompagné. Moi je ne me suis jamais lancée dans une recherche pure et dure sur la grossophobie parce que je sais que je vais prendre cher. Et je n'ai pas un mental d'acier pour défendre ça publiquement.»

D'une part, son corps est perçu comme illégitime pour incarner un savoir sur la grossophobie ; d'autre part, l'université reste peu accueillante à des objets de recherche tels que la grossophobie.

Enfin, à l'instar des femmes dans les STIM, l'absence de modèles et de représentation des personnes grosses dans la recherche agit comme un frein à leur projection dans le métier.

Silvia « Quand on réfléchit à des grands scientifiques, que ce soient des femmes ou des hommes, je n'ai aucune référence d'un grand scientifique gros. Il y a très peu de référence, de mise en avant.»

L'absence de visibilité produit un effet de disqualification symbolique, comme le résume la célèbre phrase de Marian Wright Edelman : *"You can't be what you can't see."* Ne pas voir de chercheur·ses gros·ses, en particulier des femmes, contribue à renforcer l'idée que ce corps n'a pas sa place dans la recherche.

5.9. Le passing comme méthode de survie

Le tableau dépeint jusqu'ici pour les personnes grosses dans la recherche académique a l'air bien sombre. Mais la réalité quotidienne des enquêté·es n'est pas qu'une longue suite de stigmatisations. Comme mentionné, la majorité d'entre eux n'ont jamais ressenti que leur corps était problématique dans leur travail. Alors comment expliquer les expériences que je traite ici ?

Afin de faire carrière dans la recherche et de pouvoir prétendre appartenir au milieu académique, les enquêté·es usent – consciemment ou non – de stratégies pour « passer pour » « normaux », en termes Goffmaniens. Ce *passing* prend des formes variées qui sont parfois combinées et qui varient dans le temps, comme l'éternel recommencement d'une performance (Pagis et Yon 2019). Bosa, Pagis et Trépiéd (2019) insistent également sur le caractère relationnel du *passing*, qui se joue dans les interactions, dans le regard du public – comme la reconnaissance en recherche académique doit être accordée par les pairs. Il est donc utilisé par les enquêté·es lors d'interactions dans le milieu professionnel où leur stigmatisme risque d'être rendu « perceptible » (Goffman 1975, p 65), c'est-à-dire quand ils risquent de passer de la catégorie des « discréditables » à celle des « discrédités », par exemple: un repas entre collègues, un colloque, une présentation, les interactions quotidiennes au bureau, une interview, etc.

Concrètement, ces pratiques de *passing* peuvent prendre des formes multiples: choisir des vêtements amples, éviter les couleurs vives ou les coupes moulantes, ne pas manger en public, être prudent·e dans sa prise d'espace, être irréprochable etc. Il peut également passer par la valorisation d'autres qualités, comme l'intelligence ou l'élégance, afin de détourner l'attention du corps.

Bien que cela ait été peu théorisé jusqu'à présent, l'association du *passing* à la grosseur permet d'examiner comment les personnes grosses cherchent, dans la recherche académique, à dissimuler ou atténuer leur stigmatisme corporel afin d'échapper à la stigmatisation. Le *passing* dans ce cas peut être vu comme transclasse, par l'association symbolique des corps gros avec la classe populaire. Il s'agit de faire oublier la disqualification attachée à son corps, de « passer pour » mince ou en voie de le devenir, de performer son identification aux valeurs scientifiques véhiculées par les institutions universitaires, afin de prétendre y appartenir, ou du moins en maîtriser les codes.

5.9.1. *Le corps oublié, caché, modifié*

Lorsque je leur ai demandé de décrire leur corps, plusieurs enquêté·es ont eu beaucoup de difficultés à répondre. Ce n'est pas un manque de vocabulaire, ces personnes choisissent – sans doute pas réellement consciemment – de ne pas penser à leur corps, de ne pas le prendre en compte, de s'en distancier, d'en être déconnecté, dissocié. Il y a dissonance entre l'identité ressentie et l'image renvoyée par le miroir ou les autres. D'après Kanuha (1999), la dissociation est « la stratégie de *passing* la plus courante »³⁴, car elle permet aux personnes de faire comme si iels n'appartenaient pas au groupe des stigmatisé·es.

Augustin: « Je ne sais pas, c'est une bonne question. (...) En fait, je ne penserais pas à définir [une personne grosse] par son physique (...). Parce que ce n'est pas la même chose de définir à décrire, mais je dirais... C'est quelqu'un de super sympa, qui bosse là-dedans (...) Mais (...) Tu vois, ça me viendrait [pas] à l'idée de dire... (...) C'est marrant ça d'ailleurs, je ne m'étais jamais fait la remarque. Je fais de l'esquive visiblement. »

Cette déconnexion est possible et même valorisée en milieu académique car elle sous-tend à une des valeurs de l'*ethos* scientifique: l'universalisme. Peu importe le corps, tout le monde devrait pouvoir faire de la recherche, i.e. dans le milieu académique « on ne voit pas les corps ». Comme expliqué, il n'en est rien dans les faits, car l'universalisme est dans ce contexte égal au masculin neutre.

Si les enquêté·es ont une conscience de leur corps, alors iels peuvent le cacher avec des vêtements amples et couleurs sobres. Cette stratégie a aussi été notée par Carof (2019).

Silvia: « Je ne me suis jamais interdit des choses, sauf m'habiller d'une certaine façon. C'est-à-dire porter un certain type de vêtements qui, comme disent les gens, “te fait grosse”. »

Quand on touche aux normes esthétiques, les femmes sont systématiquement plus stigmatisées. Je note que Luis ne doit pas faire usage de ces techniques de « déguisement » du corps. En revanche Augustin, doctorant en sciences de gestion, porte des chemises, parce que les hommes autour de lui en portent:

« D'habitude en RH tu as surtout des femmes (...). Il se trouve que là c'est moins le cas. (...) Il y avait trois hommes, mon directeur de thèse, le post-doc qui m'encadrerait et moi. J'ai commencé à remettre des chemises. En tant que doctorant, personne ne me demande ça. [Mais] ils étaient tous les deux en chemise. “On va se réadapter”. »

Mark, doctorant en neurosciences à Paris, a été plus loin en imposant un changement drastique à son corps. En moins de deux mois, il a perdu 15kg en arrêtant de manger:

« Et puis l'université arrive, et c'est là que d'un jour à l'autre, il y avait ce déclic dans ma tête où je me disais, ça ne peut plus durer. Je ne peux plus vivre comme ça. Le fait que (...)

³⁴ Traduction libre de l'anglais par l'auteure.

chaque fois que j'entre dans une pièce, tout ce que je fais, c'est regarder autour de moi et voir si les gens me remarquent ou se moquent de moi. (...) c'était mon processus de pensée quotidien. (...) Et donc un point de rupture est arrivé et je me suis dit, d'accord, je dois arrêter de manger. Et donc j'ai perdu 15 kilos en moins de deux mois, ce qui était très, très malsain, j'ai à peine mangé pendant environ deux mois et, après cela, j'ai tremblé et j'ai eu froid pendant un an. Cela a eu un effet énorme sur ma physiologie. Ce n'était pas sain du tout. »³⁵

Le stigmatisme peut amener une personne à se voir elle-même comme « inférieure », et à vivre ses interactions sociales sur un mode d'incertitude permanente: « Que pensent vraiment les autres de moi ? » (Goffman 1975, p 25).

Après sa perte de poids, Mark note un changement drastique dans son rapport au travail. Alors qu'avant, il y dédiait tout son temps, il est maintenant moins efficace. Paradoxalement, Mark a perdu en aptitudes intellectuelles pour correspondre aux normes esthétiques.

« Avant de perdre tout ce poids, j'étais incroyablement concentré sur le travail. C'était la seule chose qui me restait. (...) Et après avoir perdu tout ce poids, (...) cela a définitivement entravé mon travail. (...) J'ai perdu une grande partie de ma capacité à me concentrer. (...) Et c'est encore maintenant, [mais] ça s'améliore. Mais je dirais qu'il y a cinq ans, (...) j'aurais fait mon travail ici en deux fois moins de temps, peut-être en quart du temps dont j'ai besoin en ce moment. »³⁶

Personne dans l'environnement de travail actuel de Mark ne sait qu'il est un « ancien gros ». Cependant, cela continue d'impacter son image de lui. Ce phénomène est également décrit par Goffman (1975) qui note un rapport ambivalent au miroir pour les stigmatisé·es et d'une difficulté à s'identifier à leur propre corps:

« Quand je me regarde, je sais que c'est physiquement là, mais c'est presque comme s'il y avait une réalité différente que je vois. C'est tellement difficile de voir mon corps tel qu'il est. (...) rationnellement parlant, (...) j'ai réellement atteint mon objectif. J'ai l'air exactement comme je le voulais et je devrais en être heureux. Mais néanmoins, je reste là. Ce n'est pas seulement le fait que je me vois toujours différemment, mais j'ai aussi l'impression que parfois je retombe dans l'état d'esprit d'être l'enfant laid (...). Les problèmes de confiance en soi n'aident vraiment à rien. »³⁷

En effet le *passing* a un coût parfois matériel, mais aussi mental et symbolique (Bosa, Pagis, et Trépied 2019). Le vécu de Mark montre à quel point les normes et le désir d'y correspondre est intériorisé, perdre ce poids de manière drastique lui semble la seule option viable. Ce vécu s'inscrit dans un système où le corps gros est socialement perçu comme un échec personnel (de Saint Pol, 2013).

³⁵ Traduction libre de l'anglais par l'auteur.

³⁶ Traduction libre de l'anglais par l'auteur.

³⁷ Traduit librement de l'anglais par l'auteur.

5.9.2. *Le corps contrôlé*

Une autre méthode de *passing* se rapporte à démontrer que même si gros·ses, les personnes adhèrent aux normes de santé dictées par les biopolitiques, voire y contribuent en étudiant, théorisant et émettent des recommandations sur les normes. Ce sont pour ainsi dire, « de bon·nes gros·ses » en référence à la figure de *good fatty*, théorisée dans les milieux militants gros. Celle-ci désigne les personnes grosses qui s'efforcent de rendre leur grosseur socialement acceptable en affichant des comportements exemplaires: faire du sport, manger sainement, faire régime, s'excuser de leur encombrement physique (Pausé et Mackert 2022).

Silvia, militante féministe grosse, utilise cette stratégie, bien que la posture de la *good fatty* soit rejetée par les milieux militants:

« Dans ma vie professionnelle ce serait de ne pas m'exposer pendant que je mange. Je vais éviter de manger avec des collègues (...) je suis une kiffeuse de légumes. Et les gens pensent parfois que je prends des légumes pour faire passer le truc, mais que je ne suis pas grosse parce que je mange de la merde. (...) ou je ne vais pas prendre de dessert parce que les personnes de qui je suis entourée sont fort dans la diététique. (...) Je veux toujours limiter la consommation de certains produits qui sont mal vus d'être mangés par une grosse. »

Maria avait expliqué que quand elle recevait des conseils diététiques de ses collègues, elle répondait négativement, et pourtant: « Bon, peut-être que je lui ai dit que j'aimerais perdre du poids, mais que j'allais aller plus à la gym. »

Faire ou avoir l'air de faire du sport fait partie de l'attirail de la *good fatty*. Ce type de *passing* consiste à performer une série de comportements qui attestent de l'adhésion de la personne grosse aux normes de minceur et de santé. La personne grosse « passe pour » une personne mince en devenir.

Cependant, on peut aussi constater ici la limite de ce type de stratégie. Bien que je considère tous les enquêté·es comme « discréditables » et non « discrédités » (Goffman 1975 ; Carof 2021a), certaines personnes moins avancées sur le spectre de la grosseur peuvent avoir plus de facilité à pratiquer un sport. Plusieurs personnes ont témoigné de problèmes de santé – souvent n'ayant aucun lien avec leur poids – qui les empêche d'utiliser la stratégie du sport. Ici, les normes validistes viennent accentuer le stigmat.

5.9.3. *Épouser l'ethos scientifique*

Comme détaillé précédemment, la majorité des enquêté·es ont eu une socialisation familiale aux normes universitaires: la méritocratie, l'amour de la compétition, le dévouement au travail, le dépassement et contrôle de soi, etc. Risquant d'être discrédité·es d'emblée par leur corps symboliquement à l'opposé de ces normes – dans des situations spécifiques déjà évoquées,

plusieurs enquêté·es font preuve d'une forte adhésion à l'*ethos* scientifique, afin de démontrer leur désir d'appartenance au champ scientifique. Être irréprochable et surperformer contribue au *passing* de classe et de corpulence afin de combattre la stigmatisation des personnes grosses sur leur intellect. J'ai senti chez Maria une grande déférence pour l'institution universitaire et la hiérarchie:

« C'est un problème en fait. Parce que j'étais très stressée quand je parlais avec les chef·fes de labo. Maintenant que je deviens une cheffe, je ne me sens plus tellement stressée parce que je suis à leur niveau. Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai toujours voulu que mes supérieurs m'aient à la bonne. »³⁸

Pour cela, Maria a toujours travaillé très dur:

« Je ne sais pas pourquoi, mais les chef·fes de labo aimaient travailler avec moi. Je travaillais très dur, donc je pense que c'est à cause de ça que j'ai toujours obtenu de très bons résultats. Quand ils me demandaient de faire quelque chose, je le faisais de façon très efficace, vite et bien. »³⁹

Carof (2019) note une grande « insatisfaction personnelle » chez les personnes grosses, probablement due à leur socialisation aux normes de la minceur et leur inadéquation par rapport à celles-ci. Ceci pourrait les pousser à surperformer. De plus, leur rôle de *token* sous-tend une plus grande scrutation de leur travail, ce qui crée une « pression de performance »⁴⁰ (*performance pressure*) (Kanter 1977), comme s'ils représentaient toutes les personnes grosses et que l'échec était donc inenvisageable. Cette pression peut mener à un stress accru et de l'anxiété (Kanter 1977), ce que j'ai pu constater chez beaucoup d'enquêté·es.

De leur point de vue, les enquêté·es suggèrent que leur performance et l'accumulation du capital culturel et scientifique les protègent d'une éventuelle stigmatisation et de remarques grossophobes. Leur réflexion se base sur la neutralité et l'universalisme dont le champ scientifique devrait faire preuve.

Augustin, doctorant en gestion des ressources humaines: « On reste quand même dans un monde où, heureusement pour moi(...), où ce qui va quand même compter, c'est ta puissance intellectuelle. Et ça, pour le coup, j'en ai. Donc, à partir de là, c'est pas là-dessus qu'on vient m'agacer. »

Augustin utilise aussi son parcours universitaire prestigieux en France comme protection:

« mais voilà, on reste dans un environnement assez spécifique, peut-être qu'ailleurs... En fait, je ne le vis pas parce que je viens d'un pays où ton diplôme est tellement important et tes études sont tellement importantes que tu as une carte de visite à vie. J'ai déjà vu (...) [quand] que je dis que j'ai fait une prépa (...), le regard des gens qui changeait en face avec

³⁸ Traduit librement de l'anglais par l'auteur.

³⁹ Traduit librement de l'anglais par l'auteur.

⁴⁰ Traduit librement de l'anglais par l'auteur.

une espèce de (...) C'est des intériorisations de hiérarchie idiote, et là, intellectuelle en l'occurrence. »

Cependant, j'ai aussi pu constater une certaine désillusion par rapport aux valeurs universitaires de la part de plusieurs enquêtés·es: Luis, Antoine, Silvia, Isabelle et Marielle, donc pas seulement des personnes qui ont quitté le milieu académique.

5.9.4. *Le corps genré dans l'espace*

Comme l'a fait remarquer Silvia, trop s'affirmer peut créer, surtout pour les femmes grosses, un retour de flamme. Le *passing* peut aussi passer par le fait de se taire, ne pas reprendre des collègues, mettre de la distance entre soi et les autres personnes grosses pour ne pas y être associé·e. Marielle en est bien consciente lorsque ces collègues médecins font des remarques grossophobes sur des patient·es:

« En fait, je crois que je disais rien, parce que j'avais peur qu'on se rende compte que j'étais grosse et que, du coup, je subisse un peu le même traitement ; ce qui, avec du recul, est un peu particulier parce que, en fait, c'est pas un truc qu'on peut cacher, quoi, sa corpulence. Mais du coup, je disais vraiment rien. »

Au fur et à mesure du développement de son engagement militant féministe, Marielle a fini par répondre à des remarques faites par ses collègues. En conséquence, elle a été labélisée « mauvaise ambi »:

« donc ça veut dire que toutes les réunions qu'on va faire, dès qu'il va y avoir une blague, on va me lancer une pique en me disant que je vais encore mal le prendre, (...) ou bien en me disant, 'ah ben non, ne dis pas ça, parce que sinon Marielle, elle va encore faire un commentaire'. Oui, oui, c'est indéniable. Je pense que dès qu'on commence à ouvrir sa gueule... »

Pour Marielle, il n'y a pas de conséquences lourdes à être vindicative. Quand elle aura fini son assistantat, elle pourra choisir où travailler. Ce n'est pas le cas pour les doctorant·es pour qui avoir un bon réseau est un avantage primordial dans l'avancement d'une carrière (Meulders, Simeu, et O'Dorchai 2012).

D'après le récit d'Augustin sur son exclusion lors de la mise au vert de son institut, à première vue il semble facile de déposer une plainte officielle pour discrimination. Cependant, il faut rappeler qu'Augustin est un homme blanc avec un capital culturel important. De plus, il est soutenu par son promoteur lui-même influant au sein de l'institut. Le même cas de figure ne peut pas être appliqué aux étudiant·es et doctorant·es discriminé·es sur leur poids par la professeure du département d'Histoire dans l'histoire d'Isabelle. Ces différences révèlent le caractère structurel de la grossophobie. La visibilité d'une discrimination ne devrait pas dépendre d'une situation individuelle privilégiée. Les personnes grosses qui osent prendre plus

de place risquent dans la majorité des cas une deuxième (voire troisième) stigmatisation. Augustin en est conscient mais veut aussi faire bouger les choses:

« Et moi, si ça me permet de faire un peu avancer les choses, je prends. Je prends, même si à force, on va me rebaptiser... Je vais être vu uniquement comme un fauteur de trouble. (...) Et puis, je le fais aussi pour d'autres personnes. Ça paraît soulever des points qu'on n'avait pas vus sur... Il y a des rapports qui sont totalement aberrants parce que les frontières sont floutées au niveau des rapports de pouvoir entre les gens. »

Dans le cas d'Augustin, le *passing* peut même être, au contraire, le fait de prendre de la place:

« Je me suis même parfois dit que je fais un peu de la psychanalyse facile. Avec toute la prise de recul possible sur le fait que la psychanalyse n'est pas très scientifique, etc. Mais à ce côté, est-ce que je n'ai pas fait ça pour prendre de l'espace et qu'on me voit aussi...(...) donc je pense qu'il y avait ce côté s'imposer aussi, y compris physiquement. »

Cet exemple met en lumière toute l'utilité d'une approche genrée pour analyser les différences de traitement par rapport à la corpulence, comme le remarque Carof:

« (...) un idéal qui pousse les jeunes filles et les femmes à être minces, la minceur étant pensée comme un synonyme de fragilité et de délicatesse. À l'opposé de cet idéal, de nombreuses femmes corpulentes ou sportives professionnelles (...) sont considérées comme (...) trop « visibles » dans les sociétés contemporaines. (...) l'homme « costaud » désigne au contraire l'homme positivement viril, le poids étant alors utilisé comme un marqueur de force physique. » (Carof 2021b)

5.10. Les dynamiques croisées du *passing* de genre et de corpulence

À travers l'analyse des différentes stratégies adoptées par les personnes grosses dans la recherche académique – que je regroupe sous le terme de *passing* – se dessine progressivement le récit d'un idéal – impossible ? – à atteindre. Cet idéal n'est pas sans rappeler celui que doivent incarner les femmes pour être perçues comme légitimes dans le champ scientifique, tel que présenté au chapitre 1 (Zolesio 2009 ; Marry 2008). Les parallèles sont en effet frappants entre les exigences imposées aux femmes et celles auxquelles sont confrontées les personnes grosses dans l'univers académique.

Tout d'abord, la carrière académique repose sur une nécessaire mise en avant de soi (Bourdieu 1976), en vue de publications, d'invitations à des conférences ou d'obtention de prix. Or, les normes de socialisation des femmes (Wolf 2009) et des personnes grosses (Carof 2021a, p. 126) les incitent à l'effacement. Les femmes, parce qu'elles sont historiquement tenues à ne pas occuper l'espace ; les personnes grosses, parce qu'elles sont encouragées à "s'invisibiliser". Cependant prendre trop d'espace peut leur être reproché en les ramenant à leur corporalité. Ce mécanisme est moins contraignant pour les hommes gros, qui peuvent au contraire mobiliser

leur corpulence comme une stratégie de visibilité (Carof 2021b), sans craindre le même retour de bâton.

Dans la même logique, le climat de compétition propre à la recherche constitue également un terrain glissant pour les femmes et les personnes grosses, par leur faible estime de soi et un plus grand complexe d'imposture.

Par ailleurs, les chercheur·ses doivent faire preuve d'un dévouement absolu à leur activité scientifique (Fusulier 2016). Si les femmes sont perçues comme moins disponibles et donc moins productives, en raison de leur potentielle maternité (Meulders, Simeu, et O'Dorchai 2012), les personnes grosses investissent fréquemment une énergie considérable dans leur travail, comme mécanisme de défense face au stigmate, ce qui pourrait être un atout dans la recherche. Cet effort ne suffit cependant pas à leur conférer une pleine légitimité, car elles sont socialement perçues comme lentes ou bêtes (Alexander et Alexander 2022 ; Sohier et al. 2025), et donc, elles aussi, inaptées à produire aux standards attendus.

Ainsi, femmes et personnes grosses doivent chacune « passer pour » un homme ou une personne mince afin de satisfaire aux normes implicites du champ académique. Il leur faut performer un corps et une socialisation qu'iels n'ont pas – notamment si iels ont toujours été gros·ses: rentrer dans des bancs trop petits, monter les marches jusqu'au troisième étage, feindre d'être indifférent·es aux contraintes spécifiques liées à leur corps (menstruations, douleurs chroniques, etc.), tout en étant évaluées selon des standards plus élevés en raison des préjugés sur leurs capacités.

Cette nécessité de performance pour faire carrière dans la recherche académique est clivante car les personnes grosses, comme les femmes, n'ont pas tendance à vouloir appartenir ou puiser dans les ressources d'une communauté – sauf pour les personnes militantes. Les premières cherchent souvent à se distancier des autres personnes grosses pour éviter d'être stigmatisées par association (Goffman 1975) ; les secondes ont été socialisées dans une culture de compétition et non dans une logique de sororité (Wolf 2009).

Dans ce contexte, articuler une identité de femme et de personne grosse relève d'un véritable numéro d'équilibriste. Ces différents actes performatifs peuvent être apparentés à du *passing*⁴¹: un *passing* de genre car les femmes doivent se « masculiniser » (Marry 2008 ; Zolesio 2009) ; et un *passing* de classe, car les corps gros identifiés comme appartenant par défaut à des classes populaires et manquant de capital culturel doivent « manipuler les symboles de la classe

⁴¹ C'est moi qui le dis.

supérieure » (Vandebroek 2015) – rigueur, intellect, retenue – pour prétendre appartenir au milieu académique.

Les personnes les plus militantes de mon terrain: Isabelle et Silvia, ont quitté la recherche académique car elles ne voulaient plus jouer le jeu du *passing*. Ce retrait ne signifie toutefois pas une rupture totale: le *passing* demeure parfois un outil nécessaire dans la vie quotidienne. Silvia mentionne « bien » s’habiller pour des présentations. Isabelle met des vêtements plus sobres, plus couvrant, et se rase les jambes lorsqu’elle va en ville, « pour ne pas être emmerdée ». Silvia, par sa présence dans des espaces liés à la recherche, comme le séminaire en études de genre qu’elle coorganise, continue de militer pour plus d’inclusion pour les personnes grosses dans la recherche.

Conclusion

Constatant le manque de recherche en études de genre sur la grossophobie en francophonie, ce mémoire a cherché à mobiliser des concepts en sociologie afin d'interroger le vécu des personnes grosses dans la recherche académique en Belgique francophone et en France.

J'ai d'abord établi que la recherche académique constitue un champ professionnel spécifique, structuré par des normes et contre-normes. Si l'université revendique des principes d'universalisme (Merton 1973), les pratiques académiques observables révèlent des logiques ambivalentes (Mitroff 1974) qui renforcent les inégalités entre chercheur·ses. Le champ scientifique (Bourdieu 1976) est ainsi traversé par des luttes de pouvoir et d'accès aux ressources, dans lesquelles s'exercent des mécanismes d'exclusion.

L'étude des inégalités de genre dans la recherche a mis en lumière une double ségrégation horizontale et verticale des femmes. Les travaux en France et en Belgique montrent que la culture professionnelle académique repose sur des valeurs qui favorisent statistiquement la carrière des hommes: biais de genre dans les recrutements, valorisation de la disponibilité totale, importance du réseautage informel, etc. Ces mécanismes freinent la carrière des femmes et des autres groupes sous-représentés dans le secteur (Marry 2008, Le Feuvre 2013).

Parallèlement, j'ai mis en lumière la manière dont la grosseur a été progressivement médicalisée en Occident (Carof 2021a). Cette médicalisation a mené à la pathologisation des corps gros vus comme le symptôme d'une « épidémie mondiale de l'obésité ». Les instances médicales, scientifiques et politiques diffusent par les médias des normes esthétiques et sanitaires, où la grosseur est vue comme immorale et les personnes grosses comme manquant de volonté, incapable de se conformer à ces normes (Strings 2019 ; Carof 2021a). Cette vision de la grosseur, comme la classification des corps avec l'IMC, ne prend pas en compte des aspects sociaux de genre, classe, race, âge etc., et est donc extrêmement réductrice. De plus, elle crée des situations de stigmatisations et de discriminations pour les personnes grosses dans leur vie professionnelle et privée. Celles-ci sont considérées comme fautives de ne pas être minces, et donc méritant leur stigmatisme. Ces représentations grossophobes, intériorisées par les individus concernés, entraînent une baisse de l'estime de soi. Les femmes grosses, davantage soumises à la norme esthétique, subissent des effets accrus de cette stigmatisation: moindres opportunités professionnelles, salaire inférieur, etc., contribuant à une mobilité sociale descendante.

En croisant ces deux axes – les discriminations de genre dans le champ académique et la grossophobie en contexte professionnel, une hypothèse s'est dessinée: la recherche académique

constituerait un espace où la stigmatisation des personnes grosses s'exprime de manière spécifique et genrée. Cette hypothèse a guidé mon enquête qualitative, menée auprès de sept personnes perçues comme grosses, et ayant une expérience professionnelle dans le milieu académique en Belgique francophone ou en France.

Le terrain a permis de faire émerger des expériences variées de stigmatisation que j'ai analysées avec la théorie du stigmatisme de Goffman (1975) comme grille de lecture. La majorité des situations de stigmatisation vécues (commentaires sur le corps, sur la nourriture, etc.) sont communes à toutes les sphères professionnelles. Plusieurs situations rencontrées – matériel inadapté, exclusion de dispositifs collectifs, évaluations biaisées – s'inscrivent dans une dynamique discriminatoire, renforcée par le fonctionnement spécifique des normes genrées du champ académique. Au-delà de la problématique de la stigmatisation même, ces normes empêchent la remise en question des structures universitaires par rapport à leur exclusion d'une partie de la population. Parfois même, elles permettent l'impunité de certaines pratiques grossophobes, ce qui vient questionner l'efficacité des mesures d'inclusion déjà mises en place.

Pour faire face à cette pression normative, les enquêtées mobilisent différentes stratégies pour performer une maîtrise de la culture scientifique et de la minceur, que j'ai regroupées sous le concept de *passing*. Ce *passing* de corpulence est apparenté à un *passing* de classe et de genre, par la nature des normes qu'il vient subvertir: se « masculiniser » et s'intellectualiser. Cette performativité est particulièrement marquée chez les femmes grosses, qui doivent composer avec une double exigence de conformité – esthétique et genrée. Le *passing* devient alors une stratégie de survie sociale dans un espace professionnel où leur légitimité est mise à l'épreuve.

Si l'égalité des genres est devenue un objectif affiché dans les universités, la question de la grossophobie reste largement occultée. Le silence institutionnel autour des pratiques discriminatoires, l'absence de représentation des personnes grosses, ainsi que l'intériorisation du stigmatisme par les concernées, participent à la reproduction de cette forme d'exclusion.

Cette étude n'a pu qu'effleurer l'analyse des effets de la grossophobie, au prisme du genre, sur les carrières des personnes grosses en milieu académique. Les situations de discrimination et leurs conséquences devraient faire l'objet d'une recherche plus étendue. Cependant, l'application du concept de *passing* à la corpulence constitue un apport théorique original, qui mériterait d'être approfondi. Comme pour d'autres types de *passing*, les stratégies mises en place par les personnes grosses afin d'éviter la stigmatisation, révèlent une hiérarchisation sociale des corps. Cette hiérarchisation est intersectionnelle car elle touche aux catégories de genre, de classe, de race, et de validité.

Il serait démesuré de qualifier la culture académique de grossophobe en tant que telle. Néanmoins, il apparaît clairement que le fonctionnement genré de ce champ professionnel permet la tolérance, voire l'invisibilisation, de pratiques discriminatoires fondées sur la corpulence. La responsabilisation individuelle des personnes grosses, perçues comme déviantes de la norme, masque les causes structurelles de leur stigmatisation.

Ce travail ouvre plusieurs pistes de recherche. D'une part, des enquêtes à plus grande échelle permettraient de mieux cerner l'ampleur des discriminations liées à la corpulence dans la recherche académique. D'autre part, il serait pertinent d'analyser les processus d'auto-exclusion ou d'invisibilisation des personnes grosses dans le champ scientifique. Leurs trajectoires, les renoncements opérés, les mécanismes de *passing* qu'elles mobilisent, constituent autant de clés pour comprendre comment si peu d'entre elles accèdent aux carrières académiques, ou s'y maintiennent.

Si l'université souhaite réellement incarner des idéaux d'égalité, elle doit engager une réflexion profonde sur ses modes de fonctionnement et intégrer pleinement une approche anti-grossophobie dans ses politiques et pratiques institutionnelles.

Bibliographie

- Alexander, Katherine E., et Robert G. and Alexander. 2022. « Evidence of Weight Bias in the College Classroom: A Call for Inclusive Teaching Practices for Students of All Sizes ». *College Teaching* 70 (4) : 461-68. <https://doi.org/10.1080/87567555.2021.1978378>.
- Amadiou, Jean-François. 2016. *La société du paraître: les beaux, les jeunes et les autres*. Paris : Odile Jacob.
- Arnold, Carrie. 2022. « The sting of sizeism in the scientific workplace ». *Nature* 606 (7913) : 421-23. <https://doi.org/10.1038/d41586-022-01536-y>.
- Beldame, Yann, Sylvain Ferez, Anne Marcellini, et Laurent Paccaud. 2024. « L'économie morale de la chirurgie de l'obésité. Continuité du stigmat ou déstigmatisation durable ? » *Déviance et Société* Vol. 48 (2) : 211-42. <https://doi.org/10.3917/ds.482.0211>.
- Bereni, Laure, Chauvin, Jaunait, et Revillard. 2008. *Introduction aux gender studies: manuel des études sur le genre*. Ouvertures politiques. Bruxelles : De Boeck.
- Bilge, Sirma. 2009. « Théorisations féministes de l'intersectionnalité ». *Diogène* n° 225 (1) : 70-88. <https://doi.org/10.3917/dio.225.0070>.
- Boritz, Aliza. 2022. « Investigating the Relationship Between Weight Stigma and Academic and Social Integration in Women College Students ». PhD Thesis, University of Connecticut.
- Bosa, Bastien, Julie Pagis, et Benoît Trépiéd. 2019. « Le passing : un concept pour penser les mobilités sociales ». *Genèses* n° 114 (1) : 5-9. <https://doi.org/10.3917/gen.114.0005>.
- Bourdieu, Pierre. 1976. « Le champ scientifique ». *Actes de la recherche en sciences sociales* 2 (2) : 88-104. <https://doi.org/10.3406/arss.1976.3454>.
- . 1986. « L'illusion biographique ». *Actes de la recherche en sciences sociales* 62 (1) : 69-72. <https://doi.org/10.3406/arss.1986.2317>.
- Brown, Heather A. 2018. « “There’s always stomach on the table and then I gotta write!”: Physical space and learning in fat college women ». *Fat Studies* 7 (1) : 11-20. <https://doi.org/10.1080/21604851.2017.1360665>.
- Bruno, Isabelle. 2008. *À vos marques, prêts, cherchez ! la stratégie européenne de Lisbonne, vers un marché de la recherche*. Savoir-agir. Bellecombe-en-Bauges : Éd. du Croquant.
- Butler, Judith. 2003. « « Les femmes » en tant que sujet du féminisme ». *Raisons politiques* 12 (4) : 85. <https://doi.org/10.3917/rai.012.0085>.
- Carof, Solenne. 2019. « Être grosse. Du corps discréditable au corps discrédité ». *Sociologie* 10 (3) : 285-302. <https://doi.org/10.3917/socio.103.0285>.
- . 2021a. *Grossophobie: sociologie d'une discrimination invisible*. Interventions. Paris : Éditions de la Maison des sciences de l'homme.
- . 2021b. « Poids ». Dans *Encyclopédie critique du genre*. , 557-66. Hors collection Sciences Humaines. Paris : La Découverte. <https://doi.org/10.3917/dec.renne.2021.01.0557>.
- Clair, Isabelle. 2016. « Faire du terrain en féministe ». *Actes de la recherche en sciences sociales* N° 213 (3) : 66-83. <https://doi.org/10.3917/arss.213.0066>.
- Clance, Pauline Rose. 1986. *Le complexe d'imposture ou comment surmonter la peur qui mine votre réussite*. Paris : Flammarion.

- Coser, Lewis A. 1974. *Greedy institutions: patterns of undivided commitment*. New York : Free Press [u.a.].
- Debusscher, Petra, et Eva Luna Maes. 2025. « The European Union-Intersectionality Framework: Unpacking Intersectionality in the ‘Union of Equality’ Agenda ». *Political Studies Review* 23 (1) : 276-96. <https://doi.org/10.1177/14789299241242343>.
- Escalera, Elena Andrea, et Marilyn Wann. 2009. « Stigma Threat and the Fat Professor: Reducing Student Prejudice in the Classroom. » Dans *The Fat Studies Reader*. Sous la direction de Esther Rothblum et Sondra Solovay, 205-12. NYU Press. <http://www.jstor.org/stable/j.ctt9qg2bh.29>.
- Fusulier, Bernard. 2016. « L’expérience de la carrière scientifique aujourd’hui: Zoom sur le vécu de chercheurs postdoctorants ». *Médecine/sciences* 32 (3) : 297-302. <https://doi.org/10.1051/medsci/20163203015>.
- Gin, Logan E., Nicholas J. Wiesenthal, Isabella Ferreira, et Katelyn M. Cooper. 2021. « PhDepression: Examining How Graduate Research and Teaching Affect Depression in Life Sciences PhD Students ». Sous la direction de Grant Ean Gardner. *CBE—Life Sciences Education* 20 (3) : ar41. <https://doi.org/10.1187/cbe.21-03-0077>.
- Goffman, Erving. 1975. *Stigmate : les usages sociaux des handicaps*. Traduit par Alain Kihm. *Stigmate : les usages sociaux des handicaps*. Sens commun. Paris : Editions de Minuit.
- Hatherley, Frances. 2016. « Against “Good Taste”: Class, Corpulence and the Subversive Pleasures of “Unfit” Femininities ». Dans *Fat sex: New directions in theory and activism*. , 67-84. Routledge.
- Hetrick, Ashley, Derek Attig, et Marilyn Wann. 2009. « Sitting Pretty: Fat Bodies, Classroom Desks, and Academic Excess ». Dans *The Fat Studies Reader*. Sous la direction de Esther Rothblum et Sondra Solovay, 197-204. NYU Press. <http://www.jstor.org/stable/j.ctt9qg2bh.28>.
- Kanter, Rosabeth Moss. 1977. *Men and women of the corporation*. Harper Torchbooks. New York : Basic Books. <https://books.google.be/books?id=7L63AAAAIAAJ>.
- Kanuha, Valli Kalei. 1999. « The Social Process of “Passing” to Manage Stigma: Acts of Internalized Oppression or Acts of Resistance? » *The Journal of Sociology & Social Welfare* 26 (4). <https://doi.org/10.15453/0191-5096.2606>.
- Karnehed, Nina, Finn Rasmussen, Tomas Hemmingsson, et Per Tynelius. 2006. « Obesity and attained education: cohort study of more than 700,000 Swedish men ». *Obesity (Silver Spring, Md.)* 14 (8) : 1421-28. <https://doi.org/10.1038/oby.2006.161>.
- Kenney, E L, S L Gortmaker, K K Davison, et S. Bryn Austin. 2015. « The academic penalty for gaining weight: a longitudinal, change-in-change analysis of BMI and perceived academic ability in middle school students ». *International Journal of Obesity* 39 (9) : 1408-13. <https://doi.org/10.1038/ijo.2015.88>.
- Kergoat, Danièle. 2001. « Division sexuelle du travail et rapports sociaux de sexe ». Dans *Genre et économie : un premier éclairage*. , 78-88. Graduate Institute Publications. <https://doi.org/10.4000/books.iheid.5419>.
- Le Feuvre, Nicky. 2013. « 40. Femmes, genre et sciences : un sexisme moderne ? » Dans *Travail et genre dans le monde*. , 419-27. Hors collection Sciences Humaines. Paris : La Découverte. <https://doi.org/10.3917/dec.marua.2013.01.0419>.
- Marry, Catherine. 2008. « Le plafond de verre dans le monde académique : l’exemple de la biologie ». *Idées économiques et sociales* N° 153 (3) : 36-47. <https://doi.org/10.3917/idee.153.0036>.

- Maruani, Margaret. 2013. *Travail et genre dans le monde. L'état des savoirs*. Hors collection Sciences Humaines. Paris : La Découverte. <https://www.cairn.info/travail-et-genre-dans-le-monde--9782707174567.htm>.
- Meulders, Danièle, Natalie Simeu, et Sîle O'Dorchai. 2012. « Alma Mater, Homo Sapiens II: Les inégalités entre femmes et hommes dans les universités francophones de Belgique ». ULB -- Université Libre de Bruxelles. <https://EconPapers.repec.org/RePEc:ulb:ulbeco:2013/135731>.
- Misra, Joya, Jennifer Hickeys Lundquist, Elissa Holmes, et Stephanie Agiomavritis. 2011. « The Ivory Ceiling of Service Work. Service work continues to pull women associate professors away from research. What can be done? » *Academe*, 2011. <https://www.aaup.org/academe/issues/2011-issues/ivory-ceiling-service-work>.
- Mitroff, Ian I. 1974. *The Subjective side of science: a philosophical inquiry into the psychology of the Apollo Moon scientists*. Amsterdam : Elsevier.
- Nutter, Sarah, Alana Ireland, Angela S. Alberga, Isabel Brun, Danielle Lefebvre, K. Alix Hayden, et Shelly Russell-Mayhew. 2019. « Weight Bias in Educational Settings: a Systematic Review ». *Current Obesity Reports* 8 (2) : 185-200. <https://doi.org/10.1007/s13679-019-00330-8>.
- O'Meara, KerryAnn, Alexandra Kuvaeva, Gudrun Nyunt, Chelsea Waugaman, et Rose Jackson. 2017. « Asked More Often: Gender Differences in Faculty Workload in Research Universities and the Work Interactions That Shape Them ». *American Educational Research Journal* 54 (6) : 1154-86. <https://doi.org/10.3102/0002831217716767>.
- Pagis, Julie, et Karel Yon. 2019. « Se faire ouvrier.e. L'établissement, un cas de reverse passing ? » *Genèses* n° 114 (1) : 53-74. <https://doi.org/10.3917/gen.114.0053>.
- Pausé, Cat, et Nina Mackert. 2022. « # FATFEMINISMS:# NOTYOURGOODFATTY# BOPO ». *FKW//Zeitschrift für Geschlechterforschung und visuelle Kultur*, n° 70.
- Poulain, Jean-Pierre. 2009. *Sociologie de l'obésité*. Sciences sociales et sociétés. Paris cedex 14 : Presses Universitaires de France. <https://www.cairn.info/sociologie-de-l-obesite--9782130553137.htm>.
- Puhl, Rebecca, et Kelly D. Brownell. 2001. « Bias, Discrimination, and Obesity ». *Obesity Research* 9 (12) : 788-805. <https://doi.org/10.1038/oby.2001.108>.
- Roberts, Hillary L., Daniela Novotny, CaSandra Stanbrough, Amanda Keys, et Wendy Jackson. 2025. « Experienced weight stigma in higher education: impact on academic choices, extracurricular participation, and well-being in students ». *Journal of American College Health*, mars, 1-8. <https://doi.org/10.1080/07448481.2025.2472187>.
- Ronti, Camille. 2018. « De la liminalité de la grosseur : stratégies spectaculaires et identité de gros ». *Sextant*, n° 35 (décembre) : 87-99. <https://doi.org/10.4000/sextant.387>.
- Rothblum, Esther, et Sondra Solovay, dir. 2009. *The Fat Studies Reader*. NYU Press. <http://www.jstor.org/stable/j.ctt9qg2bh>.
- Saguy, Abigail C., et Anna Ward. 2011. « Coming Out as Fat: Rethinking Stigma ». *Social Psychology Quarterly* 74 (1) : 53-75. <https://doi.org/10.1177/0190272511398190>.
- Saint Pol, Thibaut de. 2013. « Obésité, normes et inégalités sociales ». *Le Journal des psychologues* n° 311 (8) : 19-22. <https://doi.org/10.3917/jdp.311.0019>.
- Sohier, Léonie, Claudia Mc Brearty, Stéphanie LeBlanc, Dominic J. Chartrand, Audrey St-Laurent, Schohraya Spahis, Léonel Philibert, et al. 2025. « Weight bias among students

- and employees in university settings: an exploratory study ». *BMC Public Health* 25 (1) : 693. <https://doi.org/10.1186/s12889-025-21922-1>.
- Strings, Sabrina. 2019. *Fearing the Black Body*. NYU Press. <https://www.jstor.org/stable/j.ctv335kw2p>.
- Unia. s. d. « Discrimination dans la loi ». Unia. Consulté le 21 juillet 2025. <https://www.unia.be/fr/discrimination-dans-la-loi>.
- Vandebroeck, Dieter. 2015. « Distinctions charnelles. Obésité, corps de classe et violence symbolique ». Traduit par Wirth, Françoise. *Actes de la recherche en sciences sociales* N° 208 (3) : 14-39. <https://doi.org/10.3917/arss.208.0014>.
- Vigarello, Georges. 2010. *Les métamorphoses du gras: histoire de l'obésité du Moyen âge au XXe siècle*. L'univers historique. Paris : Éd. du Seuil.
- Wennerås, Christine, et Agnes Wold. 1997. « Nepotism and sexism in peer-review ». *Nature* 387 (6631) : 341-43. <https://doi.org/10.1038/387341a0>.
- Zolesio, Emmanuelle. 2009. « Des femmes dans un métier d'hommes : l'apprentissage de la chirurgie ». *Travail, genre et sociétés* N° 22 (2) : 117-33. <https://doi.org/10.3917/tgs.022.0117>.

Rapports

- European Commission: Directorate-General for Research and Innovation. 2025. *She figures 2024 – Policy report*. Publications Office of the European Union. <https://doi.org/10.2777/934401>.
- Institut pour l'égalité des femmes et des hommes. 2011. *Femmes et hommes en Belgique. Statistiques et indicateurs de genre*. Institut pour l'égalité des femmes et des hommes. <https://igvm-iefh.belgium.be/fr/documentation/femmes-et-hommes-en-belgique-statistiques-et-indicateurs-de-genre-edition-2011>.
- Sciensano. 2024. *Statut pondéral et troubles du comportement alimentaire : Surpoids et obésité (IMC), Enquête de Consommation alimentaire 2022-2023*. Text. Sciensano. <https://www.sciensano.be/fr/resultats-de-lenquete-nationale-de-consommation-alimentaire-2022-2023/statut-ponderal-et-troubles-du-comportement-alimentaire/surpoids-et-obesite-imc>.
- Society for Human Resource Management,. 2023. « New SHRM Research Details Weight Discrimination in the Workplace ». SHRM, mai 8. <https://www.shrm.org/about/press-room/new-shrm-research-details-weight-discrimination-in-the-workplace>.

Essais

- Bernier, Edith. 2022. *Grosse, et alors ? connaître et combattre la grossophobie*. Poche Marabout. Vanves : Marabout.
- Curtis-Boles, Harriet, Diane M. Adams, et Valata Jenkins-Monroe. 2012. *Making Our Voices Heard: Women of Color in Academia*. Social justice, equality and empowerment. Nova Science Publishers.
- Wolf, Naomi. 2002. *The beauty myth: how images of beauty are used against women*. New York : Perennial.

Sites internet, article de presse et blogs

- Corps cool (@corpscools). 2022. « Comment savoir si on est gros·se ? » Instagram, 20 décembre. https://www.instagram.com/corpscools/p/CmYNNNoHNL78/?img_index=5
- Gogoi, Pallavi. 2023. « The weight bias against women in the workforce is real — and it's only getting worse ». *NPR*, 29 avril. sect. Economy. <https://www.npr.org/2023/04/29/1171593736/women-weight-bias-wages-workplace-wage-gap>.
- Matt, Gonzales. 2024. « Confronting Weight Bias and Discrimination in the Workplace ». Society for Human Resource Management (SHRM). 6 janvier 2024. Consulté le 21 juillet 2025. <https://www.shrm.org/topics-tools/news/all-things-work/confronting-weight-bias>.
- Meadows, Angela. 2016. « When Researchers Are Part of the Problem ». *Angela Meadows*, février 14. Consulté le 21 juillet 2025. <https://angelameadows.info/2016/02/14/when-researchers-are-part-of-the-problem/>.
- « Discrimination dans la loi ». s. d. Unia. Consulté le 21 juillet 2025. <https://www.unia.be/fr/discrimination-dans-la-loi>.
- Université Libre de Bruxelles. s. d. « Égalité de genre et diversité ». ULB. Consulté le 1 août 2025. <https://www.ulb.be/fr/l-universite/genre-et-diversite>.
- Université catholique de Louvain. s. d. « Équité, Diversité et Inclusion ». Uclouvain. Consulté le 1 août 2025. <https://www.uclouvain.be/fr/equite-diversite-inclusion>.
- Université de Liège. 2024. « Egalité, diversité et inclusion ». Uliège Université Durable. Consulté le 1 août 2025. https://www.durable.uliege.be/cms/c_19907161/fr/durable-egalite-diversite-et-inclusion.

Annexes

A. Annonce pour recrutement d'enquêté·es

A.1. Annonce sur les réseaux sociaux

📌 Appel à témoignages: Dans le cadre de mon mémoire en sociologie, je mène une étude sur les expériences professionnelles des personnes qui sont perçues comme grosses ou en surpoids dans le secteur de la recherche académique en Belgique et en France. Je recherche des personnes:

- travaillant ou ayant travaillé dans la recherche académique en Belgique ou en France (tous domaines confondus)
- acceptant de partager leur expérience liée à leur poids dans le cadre de leur carrière ou études lors d'un entretien individuel.

Des questions? Contactez-moi à mathilde.maughan@student.uclouvain.be

Ça vous parle? Merci de remplir ce petit formulaire ([lien vers le formulaire](#))

Ça ne vous parle pas? Merci de transférer cet appel à des personnes qui pourraient être intéressées.

Merci beaucoup!

Hi!

APPEL À TEMOIGNAGES

Dans le cadre de mon mémoire en sociologie, je mène une étude sur les expériences **professionnelles** des personnes qui sont perçues comme **grosses ou en surpoids** dans le secteur de la **recherche académique** en Belgique et en France.

Je recherche des personnes:

- travaillant ou ayant travaillé dans la **recherche académique en Belgique ou en France** (tous domaines confondus)
- acceptant de partager leur **expérience liée à leur poids** dans le cadre de leur carrière ou études lors d'un entretien individuel

Des questions?
Contactez moi à
mathilde.maughan@student.uclouvain.be

Merci!

**Ca vous parle?
Merci de remplir
ce petit formulaire**

A.2. Annonce par email

Bonjour,

Je me permets de vous contacter dans le cadre de ma recherche en sociologie pour un mémoire dans le cadre du Master en études de genre. Mon étude explore les expériences professionnelles des personnes qui sont perçues comme grosses ou en surpoids dans le secteur de la recherche académique en Belgique et en France.

Je cherche à entrer en contact avec des chercheur·ses ayant une expérience pertinente à partager. Si possible, pourriez-vous diffuser l'appel à témoignages ci-dessous au sein de votre faculté ou département, ou encore via vos réseaux internes ?

L'appel à témoignages peut également être partagé sur les réseaux sociaux: [X](#) - [Facebook](#) - [LinkedIn](#).

Je reste à votre disposition pour toute information complémentaire et vous remercie chaleureusement pour votre aide dans la diffusion de cet appel.

Bien cordialement,

Mathilde Maughan

mathilde.maughan@student.uclouvain.be

FR version

Appel à témoignages

Dans le cadre de mon mémoire en sociologie, je mène une étude sur les expériences professionnelles des personnes grosses ou en surpoids dans le secteur de la recherche académique en Belgique et en France. Je recherche des personnes:

- travaillant ou ayant travaillé dans la recherche académique en Belgique ou en France (tous domaines confondus)
- acceptant de partager leur expérience liée à leur poids dans le cadre de leur carrière ou études lors d'un entretien individuel.

Ca vous parle? Merci de remplir ce petit formulaire (lien vers le formulaire)

Ca ne vous parle pas? Merci de transférer cet appel à des personnes qui pourraient être intéressées.

Des questions? Contactez moi à mathilde.maughan@student.uclouvain.be

Merci beaucoup!

Cordialement

Mathilde Maughan

EN version

Call for Participants: Exploring Professional Experiences Related to Weight in Academia

As part of my sociology thesis, I am conducting a study on the professional experiences of individuals perceived as fat or overweight in the academic research sector in Belgium and France.

I am seeking participants who:

- Are currently working or have previously worked in academic research in Belgium or France (all fields included),
- Are open to sharing their experiences related to weight in the context of their career or studies through an individual interview.

Interested? Please fill out this brief form (link to the form)

Questions? Feel free to contact me at mathilde.maughan@student.uclouvain.be

The original call and the form are in French but I welcome interviews in English as well.

If this call doesn't apply to you, please consider sharing it with others who might be interested.

Thank you very much for your support!

Best regards

Mathilde Maughan

B. Formulaire de contact

Étude sur les expériences professionnelles des personnes en surpoids dans la recherche académique

Merci pour votre participation

Dans le cadre d'un mémoire en sociologie du genre, je mène une étude sur les expériences professionnelles des personnes qui sont perçues comme grosses ou en surpoids dans le secteur de la recherche académique en Belgique et en France. Si vous souhaitez participer à cette recherche et acceptez que je vous contacte pour un entretien individuel (environ 1 à 2 heures), merci de prendre quelques minutes pour remplir ce formulaire.

L'entretien sera confidentiel, et l'anonymat des personnes sera respecté.

Pour plus d'informations, vous pouvez me contacter à mathilde.maughan@student.uclouvain.be

Merci beaucoup!

Nom et prénom [Réponse ouverte]

Email et téléphone

Âge [Réponse ouverte]

Genre [choix multiple]

- Homme
- Femme
- Non-binaire
- Préfère ne pas dire
- Préfère s'auto-décrire [Réponse ouverte]

Nationalité [Choix dans une liste]

Lieu de travail [Réponse ouverte: Ville et pays]

Avez-vous travaillé ou travaillez-vous actuellement dans la recherche académique?

- Oui
- Non
- Autre, précisez svp: [Réponse ouverte]

Si oui, quel est/était votre domaine de recherche ? [Réponse ouverte: Département, Discipline, spécialisation]

Quelle est votre situation professionnelle actuelle?

- Je travaille toujours dans le même secteur
- J'ai quitté la recherche académique
- Je suis au chômage
- Autre, précisez svp: [Réponse ouverte]

Quel est votre poste actuel (ou votre dernier poste) ? [Réponse ouverte]

Est-ce que la façon dont votre poids est perçu a déjà été un problème dans votre carrière ou vos études?

- Oui
- Non

Si oui, pourriez-vous décrire brièvement cette(ces) expérience(s)? [Réponse ouverte]

Vous considérez-vous comme gros/grosse ou en surpoids? Ou l'avez-vous été dans le passé?

- Oui, gros/grosse
- Oui, en surpoids
- Non
- Autre, précisez svp: [Réponse ouverte]

Souhaitez-vous ajouter un commentaire concernant votre participation à cette étude ? (optionnel) [Réponse ouverte]

Merci pour votre intérêt et votre temps. Je reprendrai contact avec vous pour organiser un entretien si votre profil correspond aux besoins de l'étude.

Pour plus d'informations ou toutes questions, vous pouvez me contacter à mathilde.maughan@student.uclouvain.be

C. Guide d'entretien

L'entretien commence par une présentation du sujet de l'étude que je garde très vague afin de ne pas trop influencer les réponses. Je souligne l'importance de leur participation et les remercie. Je rappelle les modalités de l'entretien (durée d'1-2h, etc.) et les règles de confidentialité: anonymat, etc. Je leur demande de réitérer leur consentement à être enregistré·e. Je mentionne le fait que certains sujets peuvent être difficile à aborder, et si ils ont besoin d'une pause ou ne souhaitent pas répondre à certaines questions, je peux tout à fait comprendre.

Thèmes à aborder :

1. Sphère privée et environnement socio-économique et culturel:

- Racontez-moi qui vous êtes, votre chemin jusqu'ici depuis l'enfance.
- D'où venez-vous?
- Pouvez-vous me parler de l'environnement dans lequel vous avez grandi ?
- Quels étaient les attentes de vos parents en termes de carrière ou d'éducation pour vous ?
- Quelle était la situation socio-économique de votre famille?
- Quel travail fait votre père, votre mère, vos frères/sœurs (si applicable)?

2. Parcours et profil professionnel :

- Pouvez-vous décrire votre parcours professionnel en commençant par l'école primaire jusqu'à aujourd'hui?
- Comment avez-vous choisi de faire des études – en sciences (si applicable)?
- Quel est votre emploi actuel? (si applicable)
- Comment avez-vous choisi cette profession? (si applicable)
- Depuis combien de temps travaillez-vous dans ce secteur ? (si applicable)
- Qui sont vos collaborateurs·rices? Femmes/hommes? Gros·ses? Grande ou petite équipe?

3. Apparence physique:

- Comment décririez-vous physiquement?
- Quels mots employez-vous pour vous décrire? Es- ce que vous employez ces mots pour décrire d'autres personnes?
- Vous considérez-vous comme gros·e/en surpoids?
- Depuis quand vous considérez-vous comme gros.se (Ou autre mot utilisé par la personne)?
- Avez-vous changé d'apparence au cours de votre vie?
- Est-ce que vos parents / frères ou sœurs sont gros·ses?
- Avez-vous déjà eu l'impression que votre poids était un problème, était mal vu ?
Racontez-moi
- Vous sentez-vous limité·e par votre poids dans votre vie quotidienne ou professionnelle?

4. Expérience(s) de discrimination:

- Avez-vous déjà été confronté·e à des remarques ou des attitudes négatives liées à votre apparence au sein de vos études? Et dans votre milieu personnel?
- Est-ce que votre apparence / poids a déjà été un obstacle dans vos études/ votre carrière?
- Vous interdisez-vous de faire ou dire certaines choses dans un cadre professionnel ou personnel à cause de votre poids ?
- Avez-vous déjà eu l'impression que votre apparence physique impacte vos relations avec vos collègues, supérieurs ou étudiants ? Si oui, quand? Comment?
- Pensez-vous avoir vécu de la discrimination dans votre carrière?
- Si oui, pourriez-vous décrire ces situations? Quel était le contexte? Sous quelle forme se sont-elles présentées? Avec qui?
- Est-ce que vous en avez déjà parlé autour de vous ? À qui ?
- Est-ce que vous avez essayé de réagir d'une manière ou d'une autre ?
- Avez-vous rencontré des problèmes liés à d'autres aspects de votre physique/identité dans vos études/votre carrière ? (genre, nationalité, racisme, âgisme, etc.)
- Avez-vous déjà eu l'impression qu'il y avait des différences entre le fait d'être une femme perçue comme trop grosse ou un homme perçu comme trop gros ? Si oui, quand? Comment?
- Que faites-vous pour vous intégrer au travail ?
- Vous considérez-vous comme militant·e?

Pour la fin

- Êtes-vous heureux.se de travailler dans la recherche? Vous sentez-vous "à votre place"? (si applicable)
- Quel est/était l'image que vous faisiez de la recherche académique/l'université avant et après vos études?
- J'ai du mal à trouver des personnes à interviewer. Connaissez-vous des personnes qui accepteraient de me parler? Pourquoi pensez-vous que je trouve peu de participant·es?
- Avez-vous d'autres choses à ajouter ou que vous vouliez aborder à ce sujet?

D. Liste des enquêtés

D.1. Entretien et environnement socio-économique et culturel

Date de l'entretien	Langue de l'entretien	Lieu de l'entretien	Faux noms	Age	Genre	Nationalité	Milieu socio-économique	Adelphité
24 novembre 2024	Anglais	En ligne	Luis	31	Homme	Nicaragua	Classe moyenne à aisée - Parents chercheur·se	Donnée manquante
31 janvier 2025	Français	En ligne	Marielle	26	Femme	Belgique	Classe moyenne à aisée - Père travaille dans la propriété intellectuelle, mère au foyer mais a aussi été comptable et maintenant indépendante en compositions florales	Famille nombreuse (4 frères et sœurs)
7 février 2025	Anglais	En ligne	Mark	28	Homme	Hongrie	Classe moyenne - Parents indépendants dans l'HORECA	Une petite sœur
21 février 2025	Anglais	En ligne	Maria	38	Femme	Espagne	Classe populaire - Père ouvrier, Mère au foyer	Un grand frère
28 février 2025	Français	En présentielle, dans le bureau d'Augustin	Augustin	32	Homme	France	Classe aisée - Père Sous-préfet dans l'administration publique, Mère inspectrice de lettres dans l'éducation nationale	Un petit frère
16 mai / 17 mai 2025	Français	En ligne	Isabelle	40+	femme	Belgique	Classe moyenne à aisée - Père responsable d'une grosse exploitation agricole, mère au foyer	Un petit frère et une petite sœur
1 juin 2025	Français	En ligne	Silvia	40	Femme	Espagne	Classe populaire à moyenne - Parents agriculteur·rice qui ont "fait fortune dans le bâtiment"	Un grand frère

D.2. Parcours scolaire et professionnel

Faux noms	Poste actuel ou dernier poste si applicable	Lieu de travail actuel	Domaine de recherche	Expérience dans la recherche académique en Belgique ou en France	A quitté la recherche académique	Lieu des études primaires et secondaires	Lieu et thème du bachelier	Lieu et thème du master	Lieu et thème de doctorat, si applicable	Lieu et thème de Postdoctorat, si applicable
Luis	Postdoctorant depuis 2 mois	France	Neurosciences / Psychologie expérimentale	Postdoctorat en France	Non	Nicaragua	Costa Rica: Finance et Marketing	Norvège: Finance	Danemark: Neurosciences et	Danemark et France: Neurosciences
Marielle	Assistante en médecine générale / Etudiante en Master de spécialisation	Belgique	Médecine générale / La grossophobie en milieu médical	Assistanat en Belgique	Non	Belgique	Belgique: Médecine	Belgique: Médecine	NA	NA
Mark	Doctorant avec bourse - 3ème année	France	Neurosciences	Stage et puis doctorat en France	Non	Hongrie	Hongrie: Biologie et Informatique	France et Hongrie: Biologie et Informatique (avec un stage en France)	France: Neurosciences	NA
Maria	Assistante professeure	Espagne	Neurosciences	Postdoctorat en France	Non	Espagne	Espagne: Biologie	Espagne: Neurosciences	Espagne et Etats-Unis: Neurosciences	France: Neurosciences
Augustin	Doctorant avec bourse - 3ème année	Belgique	Sciences de gestion / Ressources Humaines	Doctorat en Belgique	Non	France	France: Ecole de commerce	France: Haute Ecole de commerce + faculté de philosophie et 2ème master recherche en gestion	Belgique: Philosophie et sciences de gestion	NA
Isabelle	Arret maladie / Dernier poste: Cheffe de projet pour un réseau d'études féministes	Belgique / NA	Etudes de genre non académique / NA	Emploi en Belgique	Oui, en arrêt de travail pour maladie	Belgique	Belgique: Histoire	Belgique: Histoire + année mémoire et agrégation	NA	NA
Silvia	Chercheuse dans le milieu associatif et cheffe de projet d'observation de violences faites aux femmes en Tunisie.	Tunisie	Information et communication / sociologie	Doctorat en Belgique	Oui, mais toujours chercheuse	Espagne	Espagne: Traduction arabe	Belgique: Journalisme	Belgique, terrain en Tunisie: sociologie	NA

D.3. Relation à la grosseur et vécu de stigmatisation

Feux noms	Se considère comme gros-e?	Depuis quand tel est gros-se	Socialisation à la grosseur	Est-ce que la façon dont votre poids est perçu a déjà été un problème dans votre carrière ou vos études?	Si oui, pourriez-vous décrire brièvement cette(s) expérience(s)? (dans le formulaire de contact)	Situations de stigmatisation ou discrimination mentionnée lors de l'entretien
Luis	Oui, "en surpoids" ou "emrobé (chubby)?"	Etudes supérieures	Non	Oui	Basic first impressions.	Stigmatisation: sentiment d'inconfort, commentaire sur la nourriture, sur les capacités linguistiques (impossible à dissocier de racisme), exclu d'une vidéo promotionnel de son université, tokenism
Marjelle	Oui, "en surpoids - sur le spectre de la grosseur"	Enfance, mais grande fluctuation dès à des TCAs	Non, mais père pour d'être gros donc fort contrôle de l'apparence	Non		Stigmatisation: harcèlement scolaire, commentaire sur la nourriture, le corps, sur le sport, qualifié de "mauvaise amhi"
Mark	Oui, "gros" ou "emrobé (chubby)" jusqu'à la seconde année de master. Maintenant se décrit comme "fit".	Enfance	Oui, famille grosse	Non	Mon poids ne m'a jamais posé de problèmes explicites ou externes d'un niveau professionnel. Personnellement je me ressentais souvent ridicule étant donné mes poids, et cette sensation devenait plus forte quand je présentais devant une audience — mais je ne me rappelle pas de commentaire négative, harcèlement ou discrimination après le collège ou pour-être le lycée. D'un niveau personnel, par contre, j'expérimentais autant d'haine de soi et de complexes, que je ne suis jamais permis d'expérimenter la « vie sociale d'étudiant » classique. J'essayais plutôt de tourner mon attention vers les études où j'ai expérimenté du succès.	Stigmatisation: harcèlement scolaire, sentiment d'inconfort.
Maria	Oui, "en surpoids"	Adolescence, ensuite légère fluctuation	Oui, famille grosse	Non		Stigmatisation: commentaires sur la nourriture et sur les régimes, sur le sport
Augustin	Oui, gros	Etudes supérieures	Oui, père a peur d'être gros donc A se sent gros depuis toujours	Oui	Exclusion d'une activité de teambuilding de l'institut à cause d'une limite de poids. Remarque m'assignant à mon poids une fois ou deux.	Stigmatisation: commentaires sur la nourriture et sur les régimes, sur le sport, vu comme un "rouble-fie", chaises inconfortables, manque d'accessibilité à son bureau, assignation à des comités pour la diversité et l'inclusion, discrimination: exclusion d'une activité de team building
Isabelle	Oui, "grosse"	Adolescence, ensuite légère fluctuation	Oui, famille grosse	Oui		Stigmatisation: harcèlement scolaire, commentaires sur le corps, sur la nourriture, sur les régimes, chaises inconfortables, commentaires grossophobes en cours, discrimination: récit de seconde main: baisse de points et blocage d'accès au doctorat pour personnes grosses
Silvia	Oui, "grosse"	Enfance, mais grande fluctuation dès à des TCAs	Oui, famille grosse	Non		Stigmatisation: sentiment d'inconfort et d'invalidation, commentaire sur la nourriture, sur les régimes, chaises inconfortables, tokenism

Résumé

Ce mémoire analyse comment la grossophobie, au prisme du genre, façonne les parcours des personnes perçues comme grosses dans la recherche académique en Belgique francophone et en France. Croisant approche sociologique et études de genre, il mobilise la théorie du stigmatisme d'Erving Goffman pour analyser les expériences de sept personnes dans le milieu académique.

L'université, tout en revendiquant des idéaux d'universalisme et d'égalité, reste traversée par des mécanismes reproduisant des inégalités de genre et valorisant un idéal masculin du « bon » chercheur. Parallèlement, la médicalisation et la moralisation de la grosseur alimentent des stéréotypes associant corpulence et manque de rigueur, impactant particulièrement les femmes grosses dont le corps s'éloigne davantage des normes dominantes.

Les situations de stigmatisation rapportées (commentaires sur le corps, sur la nourriture, etc.) sont communes à toutes les sphères professionnelles. Cependant, certaines discriminations (matériel inadapté, exclusion de dispositifs collectifs, évaluations biaisées) sont structurelles et renforcées par les valeurs méritocratiques et genrées de la culture académique. L'impensé du corps gros dans la recherche empêche la remise en question des institutions universitaires.

Face à la stigmatisation, les personnes concernées recourent à diverses stratégies d'évitement et de protection. Celles-ci s'apparentent à du *passing* de genre et de corpulence: contrôle du corps, surinvestissement intellectuel, adoption de codes masculins, afin de compenser la « déviance » perçue et prouver la légitimité des personnes grosses.

Ce travail souhaite interroger les critères d'excellence académique pour encourager l'intégration de la lutte contre la grossophobie dans les politiques universitaires, condition nécessaire à un champ scientifique réellement inclusif.

Mots-clefs

Grossophobie, Genre, Stigmatisation, Discrimination, Recherche académique, Passing.

Summary

This thesis examines how weight stigma, through a gendered lens, shapes the experiences of people perceived as fat within academic research in French-speaking Belgium and France. Combining a sociological approach with gender studies, it draws on Erving Goffman's theory of stigma to analyse the narratives of seven participants.

Although universities profess ideals of universalism and equality, they remain permeated by mechanisms that reproduce gender inequalities and uphold a masculine ideal of the "good" researcher. At the same time, the medicalisation and moralisation of fat fuel stereotypes linking weight to a lack of rigour, which particularly disadvantage fat women, whose bodies deviate further from dominant norms.

Participants reported experiences of stigmatisation (remarks about their bodies or eating habits) that are common across professional contexts. However, reported forms of discrimination (ill-adapted equipment, exclusion from activities, biased evaluations) are structural in nature and reinforced by the meritocratic and gendered values of academic culture. The fat body remains inconceivable within the academic space, a perception that prevents institutions from engaging in a critical examination of their own practices.

To counter weight stigma, participants deploy various strategies of avoidance and self-protection, akin to gender and weight *passing*: controlling their bodies, overperforming, heavily investing in intellectual capital, and adopting masculine codes, in order to compensate for perceived "deviance" and assert their legitimacy.

This research challenges the prevailing ideal of academic excellence and advocates for the integration of anti-weight-stigma policies in universities, an essential step toward a genuinely inclusive scientific community.

Keywords

weight stigma, fatphobia, fat, gender, stigma, academic research, discrimination, passing.